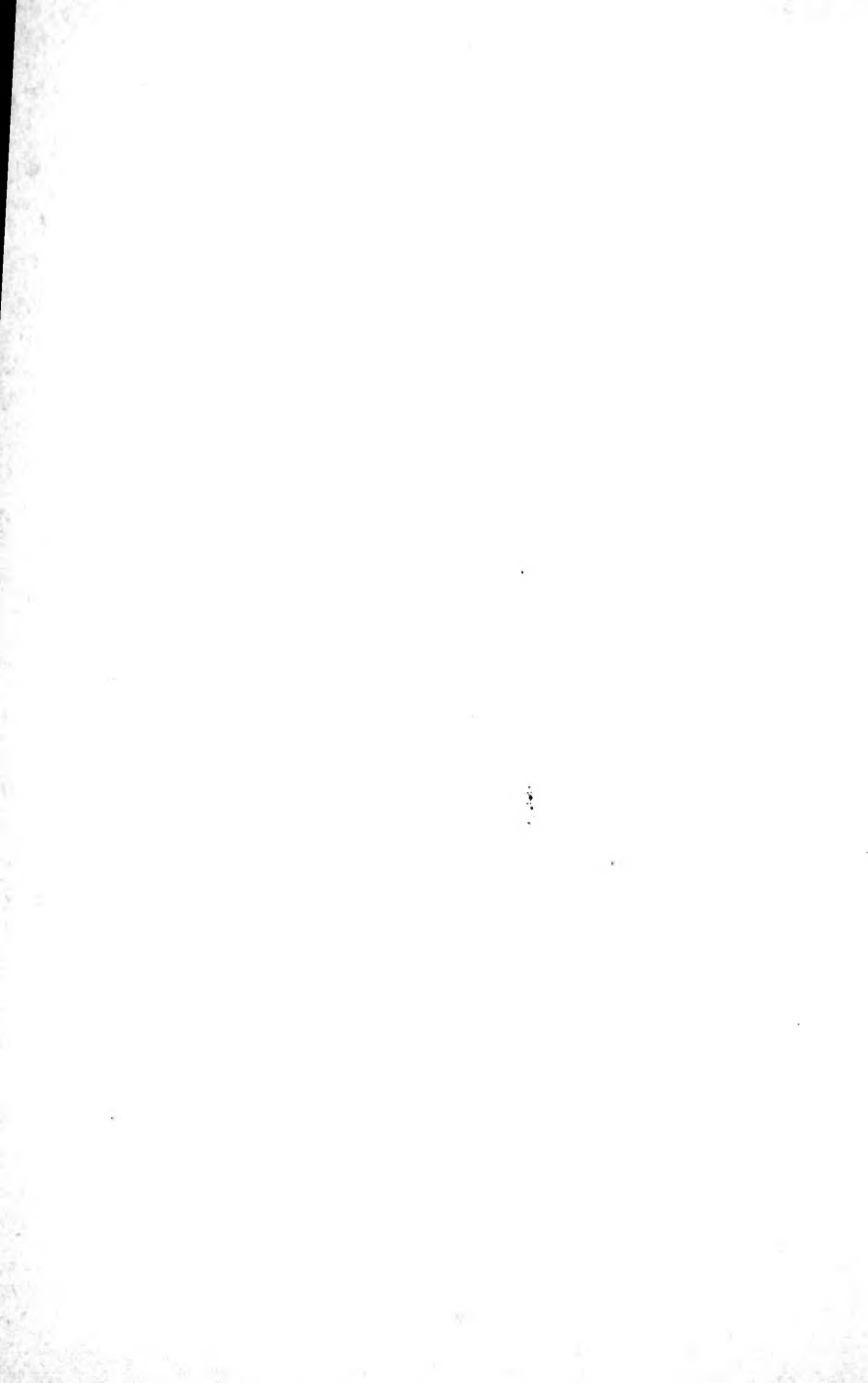




L'HOMME ET SA CHUTE

58293



Mon meilleur Oudrage

S 848.89

L119 m

L'HOMME

ET

SA CHUTE

PAR

HENRY LACROIX

DEUXIÈME ÉDITION

Prix : 1 Franc

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES
1, RUE CHABANAIS, 1

PARIS

LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHOLOGIQUES

1, RUE CHABANAIS, 1

1891

2000-1999
2000-1999

PRÉFACE

La première édition de cet opuscule parut à Montréal (Canada, Amérique), en 1866. De la préface originale, je ne reproduis que les deux paragraphes suivants; le reste, étant d'un intérêt purement local, je l'omets.

Chaque chapitre de cet écrit est le produit d'une inspiration (consciente) différente. Les inspireurs montent les degrés de la pensée, présentant une gradation de théorie dont le dernier terme est abstrait ou philosophique. Aucun d'eux, néanmoins, ne se pose en autorité absolue, à l'instar des faibles intelligences; tous comprennent que l'avenir recèle des aspects nouveaux de la vérité et que la lumière qui éclaire toutes choses est encore loin d'être bien connue.

On verra que les lumières nouvelles s'annoncent comme hypothèses dans l'autre monde comme dans celui-ci, et que là chacun est libre

de les accepter ou de ne pas les accepter. Le progrès existe dans l'autre monde comme sur la terre, et ses habitants, par conséquent, occupent des degrés différents d'intellectualité.

Ma médiumnité s'étant considérablement développée depuis 1866, on a pu m'inspirer davantage et me faire comprendre autrement ou mieux certains points qui se trouvent plus ou moins entachés, on pourrait dire, de teintes théologiques — fruits de l'éducation première. Ainsi, par exemple, la personnalité du Christ, qu'on représente comme ayant inauguré notre ère morale, ne serait véritablement que celle d'Apollonius de Tyane ! Mais cela n'est pas d'une grande importance, excepté au point de vue historique. La substitution de nom n'altère en rien la sublimité de la morale et des enseignements qui nous ont été transmis — et qui furent le produit naturel et logique du travail et du développement de l'humanité, et non pas celui d'un individu quelconque ! Même dans le monde fluidique, le grand nombre des désincarnés qui a subi la discipline terrestre religieuse de l'école chrétienne, croit fermement à la personnalité de Jésus. Les initiés seuls, dans les hautes sphères, savent ce qui en est. Et, de plus, le grand réformateur ou médium, Apollonius de Tyane, est forcé, en conséquence des notions arrêtées des Chrétiens dans l'autre monde,

de se présenter à eux sous le voile et le nom dont on l'a affublé généralement. Les lois psychologiques s'exercent en haut comme en bas, et les esprits avancés ou grands sont souvent obligés, pour un temps, de se mettre au niveau des petits, pour pouvoir être reçus parmi eux et les aider.

Quant à l'idée de Dieu — que chacun fait à son image — la notion panthéiste, des anciens sages, de « Tout dans Un, et de Un dans Tout », semble être celle que les plus grands Esprits accueillent de préférence. Suivant eux, la « Collectivité des âmes ou des intelligences pures constitue véritablement la CAUSE UNIVERSELLE ». Je partage entièrement cette idée philosophique — qui n'exclut nullement l'individualité.

Je voudrais aussi faire part à mes nouveaux lecteurs, Européens, d'une théorie qui me fut communiquée par l'esprit d'Eugène Sue, il y a un bon nombre d'années, sur la formation des globes. Je me contenterai de donner un simple aperçu de l'idée lumineuse et pratique que ce bel esprit français me développa, dans son action fluide et matérielle. « Il n'y a, dit-il, que trois molécules : l'*angulaire*, l'*allongée* et la *sphérique*, qui forment les mondes et leurs êtres — l'une succédant à l'autre jusqu'à entier développement et

donnant suite à des ères différentes, dans l'histoire individuelle et générale. »

Je me plais à rendre hommage au grand écrivain en donnant le jour à son idée, venue de source, dans son pays.

HENRY LACROIX.

PARIS, 1891.

L'HOMME ET SA CHUTE

APERÇU GÉNÉRAL

L'homme vient de Dieu et en est l'expression la plus vivante, la plus parfaite.

L'homme existe dans trois états successivement : à l'état d'*âme*, à l'état d'*esprit* et à l'état *matériel*.

L'homme est l'agent de Dieu pour organiser la matière et la mouler dans toutes les formes désirables.

A l'état d'*âme* l'homme est dans son état primitif et contemple dans toute sa pureté la puissance, l'amour et la sagesse du Père Eternel.

A l'état d'*esprit* l'homme a un voile sur les yeux et ne peut se rendre compte que d'une faible partie de la nature de Dieu et de la sienne : il est déjà exilé de sa patrie et n'en a qu'un confus et faible souvenir.

A l'état matériel l'homme remplit, en quelque sorte, l'office de manœuvre. Ses deux états précédents lui semblent hyperboliques et tous ses efforts d'intelligence pour arriver à la connaissance des causes se trouvent entravés par des difficultés innombrables.

L'intelligence divine traverse la nature entière, mais, comme la lumière du soleil, elle agit d'une manière directe ou indirecte sur les autres intelligences suivant

leur état de réceptivité. Le monde spirituel recevant plus directement l'intelligence divine en profite plus largement et la comprend mieux que le monde matériel.

L'homme à l'état d'esprit agit sur les fluides qu'il transmet à l'homme matériel pour être concrets. — Voilà, en quelques mots, tout le mystère de la mission humaine expliqué.

La *chute* de l'homme de son état d'âme, ou divin, à l'état spirituel, peut être expliquée de bien des manières, suivant la nature de l'examen. La chute de l'état spirituel à l'état matériel est sujette aussi à bien des explications.

Dans toute société il existe trois classes : la classe physique, la classe morale et la classe intellectuelle. Cette dernière représente toujours une plus forte somme de vérité.

L'homme physique ne voit guère que la terre, parce qu'il s'y établit de bonne foi et y travaille avec courage et persévérance. L'homme moral ne voit guère que le *ciel* — ou le monde spirituel — et n'accomplit sa mission terrestre qu'avec une certaine répugnance ; sa pensée se reporte presque continuellement au second étage de la vie ; il juge toujours mal la vie matérielle, car il ne s'y livre pas ; il est sur la terre pour soulager les souffrances du premier, et non pour les augmenter ; sa lumière, comme celle de la lune, n'est qu'une chose d'emprunt et ne saurait servir pour éclairer sûrement et en dernier ressort les hommes. L'homme intellectuel représente le soleil de la sphère mentale ; sa pensée jaillit dans tous les sens et éclaire toutes choses.

La classe morale a toujours enseigné que la chute de l'homme, de son état primitif, était due à la désobéissance, à une violation de devoirs. La classe morale

représente le cœur de l'organisme social; comme lui elle devrait être aimante et voir partout l'amour et non la haine : faillissant à cette mission, son intelligence devient en quelque sorte nulle et impropre à guider ses enfants. La tête de l'organisme social, ou la classe intellectuelle, interprète d'une manière bien différente la chute de l'homme, et se complaît à voir dans le Père Eternel les qualités les plus larges, les plus généreuses, les plus sages.

Durant la première ère sur la terre la pensée humaine avait un caractère physique ou grossier. L'idée de Dieu était informe, et toute autre connaissance comportait aussi un caractère rudimentaire; c'était la conséquence indispensable de cette ère; néanmoins, lorsque cette ère arriva à son développement intellectuel, de vastes pensées philosophiques, qui émerveillent encore les penseurs, se firent jour. Cet âge a semé des germes qui fructifieront dans celui-ci.

Si le grand prophète, qui donna son nom à l'ère que nous traversons encore, ne communiqua pas tout le savoir qui était en lui, c'est qu'il ne pouvait et ne devait pas dépasser sa mission d'initiateur. Le grand cœur que percèrent l'ignorance et la cupidité avait une intelligence éclairée qui embrassait autre chose que le sens purement moral de la vie; mais pour se faire comprendre il dut souvent employer le langage de l'époque et même celui de la tradition, tout grossier qu'il était. Au-dessus, néanmoins, de ce langage, plane, en gerbes brillantes, celui de l'amour, de la tolérance et des pensées hardies d'un autre ordre. Le Christ savait que la doctrine dont il était dépositaire n'arriverait à son état de maturité que lorsque l'âge intellectuel serait venu. Il ne pouvait, en conséquence, enseigner à ses frères que ce qu'ils pouvaient bien comprendre. Les lacunes qu'il

a laissées dans ses enseignements n'étaient pas une preuve de son incompetence à les remplir, et signifient que ce devoir nous incombait.

Nous entrons aujourd'hui dans l'âge intellectuel de notre ère, ou de la *seconde ère*. A mesure que la mission terrestre de l'homme avance, les idées prennent un plus grand essor et saisissent mieux la vérité.

L'humanité terrestre reçoit aujourd'hui des révélations nouvelles auxquelles elle a droit et qui sont nécessaires à l'âge dans lequel elle entre. Les barrières disparaissent et l'intelligence entre dans de nouveaux horizons dont la beauté resplendissante émerveille de bonheur ceux qui les parcourent. Le libre examen se défait de ses entraves et trouve la démonstration là où l'obscurité existait. De glorieuses perspectives se dévoilent et se déroulent à l'envi au-delà de toute expression. Le bonheur se fait déjà pour les malheureux de toutes espèces, non seulement par des promesses, mais par des réalisations fécondes, par un changement de conditions d'autant plus grandes qu'elles embrassent à la fois la vie présente et la vie future.

L'autorité, dite Maternelle, assistera bientôt, tout le dit, à l'émancipation de ses enfants et se complaira à leurs nouvelles habitudes, à leur nouvel ordre d'idées et à leur indépendance; ses enseignements, ne convenant plus à ses enfants devenus hommes, serviront, après avoir subi quelques modifications importantes, provoquées par le nouvel âge dans l'ordre social et dans celui de sa propre existence, et par les rudes et utiles leçons de l'expérience passée, aux générations qui surgiront de son sein.

Le dernier âge de la première ère terrestre, disons-nous, a semé des vérités qui s'épanouiront avec une magnificence inouïe. Les sages de l'antiquité ont avancé

des théories qui réclament impérieusement aujourd'hui l'attention des penseurs. L'intellectualité de la première ère va se répéter dans la seconde et faire jaillir des idées d'une importance immense. Le temps est arrivé pour éclaircir bien des mystères. La « bonne nouvelle » est annoncée et la « terre promise, » remplie de richesses de toutes sortes, est signalée.

L'auteur de cet écrit a été inspiré d'une nouvelle version sur la « chute de l'homme ». Voici l'exposé succinct et clair de cette révélation :

Lorsque Dieu manifesta le désir de créer cette planète, nous, hommes, — à l'état d'âmes, — répondîmes à ce désir par un élan spontané d'action. La chute que nous fîmes d'abord, de l'état d'âme à l'état d'esprit, occasionna en nous des conditions gênantes qui s'accrurent davantage à l'état matériel, lorsque nous prîmes l'organisme par lequel nous agissons à présent. Le travail matériel comporte toujours la gêne dans les mouvements et dans les actions et amène des perturbations là où il a lieu ; voilà ce qui explique les événements passés, qui sont, en très faible partie, rapportés par l'histoire et la tradition. Ces événements, ou ces troubles, ont été de différentes natures ; mais ils ont tous eu pour objet, d'une manière directe ou indirecte, de concourir au développement de notre planète.

D'après la version accréditée encore de nos jours par le grand nombre sur la « chute de l'homme », — des anges *rebelles* furent *chassés* d'un lieu de délices dans des régions bien mal favorisées, où la douleur régnait en maîtresse. La seconde chute (sur la terre), pâle reflet en quelque sorte de la première, lui succéda ; là le travail devint *suant*. Ces deux chutes (dont la seconde n'est que la conséquence naturelle de la première), ou ces deux faits de l'histoire de l'homme, jus-

qu'aujourd'hui si mal envisagés, ont été tellement enveloppés des langes de l'enfance, ou d'erreurs, que la pensée humaine, éclairée des âges passés et du présent, ne les a acceptés que sous bénéfice d'inventaire. Tout ce que la pensée conçoit renferme la vérité, mais toute chose a une enveloppe plus ou moins épaisse, en raison des circonstances qui l'entourent. Si la chute de l'homme a été envisagée jusqu'à présent d'une manière si défavorable pour notre espèce, et par contre-coup pour le Père Éternel, c'est que le temps n'était pas encore venu d'avoir une appréciation plus juste de ce grand fait.

Il est maintenant proclamé (par les inspireurs de cet écrit) que la chute de l'homme n'a pas été causée par un acte *blâmable* de sa part, et que cette chute n'est pas ce qu'on prétend. L'homme, en descendant de son état divin pour remplir une mission matérielle, n'a pas encouru ou subi de dépréciation dans sa valeur réelle, et ne s'est pas attiré de malédictions en se faisant l'instrument du Créateur vis-à-vis de la nature matérielle. Le sentiment du devoir, du dévouement et de l'amour seul a causé la chute de l'homme, ou un *changement passager* dans ses conditions d'existence ; son exil des régions éthérées a été un exil volontaire, nullement provoqué par la transgression d'aucun devoir, par la violation d'aucun sentiment, par le moindre affaiblissement de son intelligence. L'homme, à l'état d'âme, est en pleine et entière jouissance de toutes ses facultés et ne saurait faillir, ou se tromper, jusqu'à la révolte ; la lumière qui l'entoure là est tellement grande, ou parfaite, que l'erreur, ou le trouble, ne saurait y pénétrer.

La pensée terrestre s'est trop appuyée sur l'effet ; elle a vu un châtement là où il n'y a que les consé-

quences du dévouement ; de douloureux effets lui ont fait croire à un *méfait* comme cause. L'homme ne pouvait pas remonter à son passé avant d'avoir amené un certain développement dans son présent, et, il n'y atteindra, même par la pensée, d'une manière positive, que lorsque l'ère intellectuelle éclairera la terre. Le monde spirituel même ne saurait encore voir dans ce passé qui a précédé notre mission actuelle ; les plus avancés de cette sphère ne sauraient pénétrer encore d'une manière lucide dans le séjour bienheureux d'où nous sommes tous sortis et où nous retournerons tous sans distinction.

Les notions consolantes sont toujours bonnes pour le cœur, et les notions simples et claires sont celles qui conviennent le mieux à l'intelligence. La présente version sur la « chute de l'homme, » révélée à l'auteur, lui semble offrir de grandes, d'immenses consolations et des idées d'un caractère simple et très élevé à la fois.

Les grandes vérités ne recherchent pas la mise en scène ou même les démonstrations détaillées, lorsqu'elles s'annoncent ; elles procèdent simplement, et le grenier et la crèche, le plus souvent, servent à leur naissance. L'inspiration qui a donné lieu à cet écrit est venue soudainement annoncer, en quelques mots, à l'auteur, la cause et la raison de la chute de l'homme. Que ceux qui trouvent cette raison sage s'y rallient et la proclament : c'est leur devoir. La « bonne nouvelle » donne des ailes à ses disciples et les inonde de lumière.

La chute de l'homme est une glorieuse épopée que nous avons ravalée, mais dont nous devons être fiers ; les misères et les difficultés de la vie spirituelle et de la vie matérielle, quelque nombreuses et pénibles

qu'elles paraissent, n'ont qu'une durée éphémère et servent au grand but de la mission créatrice assignée à l'homme. Les difficultés vaincues par nous dans le passé, sur cette terre, nous enseignent que l'avenir n'est pas sombre, mais brillant et accessible à tous. Tout vient de Dieu, tout retourne à Dieu.

APERÇUS PARTICULIERS.

I

Les hommes gorgés de théologie ne sauraient comprendre et admettre la nouvelle version sur la chute de l'homme, telle qu'elle est présentée dans ce qui précède ; le dyspeptique trouve la nourriture simple sans goût ni saveur ; il en est de même pour l'intelligence qui a été faussée par la notion de l'*absolu*.

Les hommes non formés seront plus aptes à se ranger sous la nouvelle lumière que cet écrit réfléchit, et à la reconnaître comme bienfaisante, belle, grande et digne d'éclairer la création entière, que ceux qui se targuent de savoir.

L'homme physique et l'homme intellectuel sont deux extrêmes qui se rencontrent et s'entendent plus facilement que ne le font l'homme moral et l'homme intellectuel. Ce dernier trouvera d'abord, dans la nouvelle révélation sur le sujet en question, sinon une certitude positive, du moins quelque chose qui mérite et appelle l'attention et l'examen. Ce monde souffre

tellement sous l'empire d'enseignements rudimentaires, partant de certains lieux, et qui dénaturent non seulement l'homme, mais Dieu aussi, que l'homme intellectuel, à quelque nuance qu'il appartienne, en voyant cette révélation, l'accueillera, sinon à bras ouverts, au moins avec cordialité.

Toute idée qui relève l'homme à ses propres yeux et qui embrasse toute l'humanité, sans distinction de classe ou d'individus, est une amie dont on ne saurait trop reconnaître le mérite. Il est toujours bon d'aimer le bien et toujours digne de saluer les grandes vérités qui éclairent.

Il y en a qui vivent d'inductions et d'autres de déductions. Les premiers n'étant pas assez hauts placés sur l'échelle de la vie pour déduire le bien, vu l'obscurité qui les entoure, sont portés à induire le mal en toutes choses.

Les systèmes *absolus* ont toujours été dictés par l'ignorance et ont invariablement reçu le jour dans les époques où les hommes méconnaissaient ou négligeaient leurs droits et couraient après les fantômes de l'intérêt purement personnel. Ainsi les systèmes *absolus*, quelque tyranniques qu'ils soient, sont aussi bien dus aux administrés qu'aux administrateurs ; les troubles qu'ils engendrent pendant leur durée ne forment pas, néanmoins, des maux *absolus*. Le mal n'est que relatif et sert aux grandes fins de l'harmonie.

Il serait oiseux de méconnaître l'autorité aux pouvoirs que les hommes ont établis, lorsqu'ils fonctionnent dans l'intérêt général ; mais il est toujours loisible et juste de combattre ces pouvoirs lorsqu'ils dépassent les bornes de la justice, de l'amour et du bon sens. Tout pouvoir qui prétend être *absolu* est tout simplement ridicule et anarchique et doit être condamné

à périr. L'organisme individuel est le patron sur lequel devraient se former et se guider tous les organismes sociaux ; c'est la tête ou l'intelligence qui est appelée à gouverner partout en dernier ressort, et non pas le cœur ou le sentiment.

Ces digressions ne sont ni inutiles ni mal placées ; les événements du jour les justifient et elles se prêtent bien au sujet que nous examinons. Lorsque l'intelligence embrasse une partie de la nature, elle voit presque tout, tellement tout est intimement lié.

Ce qui est devant nous renferme le plan général de la question ; en y ajoutant des détails on n'en augmentera pas la valeur ; le germe renferme tout pour celui qui sait et veut voir. Nous ne voulons pas néanmoins être *absolus*, comme ceux à qui nous reprochons ce défaut capital ; les curieux de bonne foi méritent bien la bienveillance de la part de ceux qui prétendent en avoir pour tous.

Les explications que nous consentons à fournir à l'appui de la nouvelle révélation sur la « chute de l'homme », disons-nous encore, n'auront pas l'effet de satisfaire le grand nombre ; les autres même ne sauront y trouver une démonstration de nature mathématique, comme beaucoup d'entre eux, peut-être, le désireraient. La conviction véritable est toujours le résultat de pénibles et longs examens, pour ceux qui pensent ; la conviction qui naît toute formée, au moyen d'une autorité quelconque, est généralement de mauvais aloi et disparaît promptement.

Pour les hommes terrestres, bien des vérités que nous connaissons ne sont au plus que des hypothèses. Devons-nous nous attendre à rendre clair et plausible pour tous, pour le moment du moins, ce qui pour le grand nombre d'entre nous est en quelque sorte lettre

close ? Nous pourrions même dire que nous écrivons ceci pour l'avenir. La manifestation de la lumière, de toute sorte, se fait graduellement et ne saurait agir autrement.

On s' imagine faussement sur la terre que le monde spirituel est le lieu de la perfection. L'article que nous apprécions maintenant dit le contraire ; et nous sommes de cet avis. Le progrès a lieu sur les globes et autour d'eux ; les êtres qui peuplent les mondes spirituels sont tous attachés à des globes d'une manière particulière. L'émigration de la sphère matérielle à la sphère spirituelle, et *vice versa* (répétée très souvent pour tous sans distinction), ne présuppose pas que chaque étape dans un sens ou l'autre, soit la dernière. La perfection n'est pas chose aussi facile à atteindre qu'on se l'imagine sur la terre ou, du moins, elle n'arrive pas aussi promptement qu'on le croit. Le *moi* est bien aussi parfait qu'il peut l'être partout, mais sa manifestation sur la terre et dans sa couche spirituelle subit des modifications constantes à mesure qu'il avance dans sa mission.

La variété de développement que l'on trouve parmi les hommes sur la terre et parmi nous, nous enseigne que l'émigration de l'homme de l'état normal, ou primitif, n'a pas eu lieu *dans un seul et même temps*. Sur la terre, les hommes noirs, rouges et blancs (qui se distinguent dans le monde spirituel séparément par des émanations en rapport avec leurs états particuliers), représentent certainement trois manifestations distinctes de l'homme à des degrés différents de perfection, sinon dans l'essence, du moins dans la forme. Est-il sage de supposer que les noirs soient des retardataires obstinés et endurcis qui n'ont pas voulu marcher avec les autres et concourir à la mission générale, et que les

rouges n'aient rempli qu'à demi leurs devoirs?.. (La pluralité d'existences sur la terre n'est nullement pour nous un fait douteux, et nous ne l'écartons pas dans les considérations présentes.) Il est plus simple, plus raisonnable, d'admettre la pluralité de chutes, d'émigrations du séjour ou de l'état divin, qu'une seule. A chaque transformation de l'être à l'état matériel, et *vice versa*, l'homme perd connaissance de son identité et de ses faits et gestes, et il doit en être de même pour la transformation de l'état spirituel, et *vice versa*.

Le monde spirituel est en communication constante avec le monde divin; les plus avancés d'entre nous, néanmoins, ne sauraient encore apercevoir ceux qui leur parlent de ce monde supérieur. Ceux qui ont prétendu, à diverses époques sur la terre, être en communication directe, d'une manière visible, audible, etc., avec le Père Eternel, ont généralement été de bonne foi en imaginant que les êtres resplendissants qui leur apparaissaient et qui leur parlaient, au nom du Tout-Puissant, étaient Dieu lui-même. Il est des êtres parmi nous qui seraient pris pour Dieu même s'ils se montraient à quelques-uns de leurs frères, tellement ils sont beaux et purifiés des attaches matérielles; pour d'autres plus avancés, ces mêmes êtres n'offriraient rien d'étonnant.

Nous soutenons que toute idée renferme la vérité; par conséquent nous sommes prêts à admettre que les révélations qui ont été faites, en temps quelconque à la terre, renfermaient le vrai dans la proportion exigée par l'état des intelligences d'alors, auxquelles elles s'adressaient, ce qui n'implique nullement la négation de développements ultérieurs. La révélation ne saurait être arrêtée sans que la Source suprême d'où elle part en premier lieu fût tarie, ce qui est inadmissible. Les

révélations qui ont lieu maintenant auront aussi nécessairement à subir bien des transformations dans l'avenir avant d'atteindre au but assigné par la pensée divine et les efforts de l'homme. Toutes les révélations, néanmoins, conservent un type de parenté, qu'il est facile de reconnaître, malgré les diverses formes dont elles sont revêtues ; l'apparence change, mais le fond reste. Ce quelque chose, qui ne change pas, ne se pèse pas, ne se voit et ne se s'analyse pas, chacun en a conscience sans pouvoir se l'expliquer. Les idées rudimentaires qui ont présidé dans les premiers âges de cette terre à son développement et à celui de ses êtres de toute espèce, quelque méprisées qu'elles soient aujourd'hui, existent encore quoique sous une apparence moins âpre. Le présent et le passé sont rattachés de toutes manières et ont au fond le même caractère ; les aspérités seules du passé s'effacent en devenant présent.

Le développement moral et intellectuel de l'homme n'a lieu que par un changement dans l'ordre physique et matériel de ce qui l'entoure ; voilà ce qui prouve d'une manière irréfragable que notre mission est matérielle, lorsque nous descendons de notre état primitif et normal.

Il est tout naturel pour l'homme terrestre de supposer que l'état moral est la plus haute expression possible de la perfection, car il est dans l'ère où cette idée doit avoir encore cours.

Le mal, le bien et le mieux sont trois choses qui représentent trois états de la pensée humaine, et aussi trois états différents dans ce qui frappe les sens. L'ère physique, on pourrait dire, représente le *mal*, ou le rudimentaire ; l'ère morale le bien, et l'ère intellectuelle le mieux, ou le très bien. Vouloir néanmoins faire comprendre à la majorité (pendant la durée du bien) que le

mieux ou le très bien est appelé à le remplacer de toute manière — en donnant aux idées morales, telles qu'elles sont révélées et entendues, un autre sens, ou une autre forme, ce qui pour la majorité représente toujours un désastre, une perte réelle, la destruction, l'anarchie et l'anéantissement radical de toute vérité. — cela, disons-nous, serait entreprendre une tâche incommensurable et semer pour ne récolter que plus tard.

Les gardiens de la loi morale dans les deux sphères, matérielle et spirituelle, ont pour mission de sauvegarder le dépôt qu'ils surveillent et de le faire fructifier jusqu'aux dernières limites. Le *statu quo* ne saurait être le bien radical nulle part. Parmi les gardiens de la loi morale dans le monde spirituel, ils s'en trouve un grand nombre, comme sur la terre, qui s'imaginent que l'intérêt est une chose défendue; ils croient que le capital qu'ils surveillent doit toujours rester le même; les révolutions seules leur dessillent les yeux, comme à leurs représentants terrestres, à qui ils servent souvent d'inspireurs. Si on peut accuser le *ciel*, ou notre monde, de renfermer des agents si peu éclairés et si obstinés dans leur manière de voir, c'est que, comme le monde matériel, le *ciel* se nourrit aussi de violence. Que d'êtres parmi nous, comme parmi vous, qui ne peuvent pas voir une idée ! Nous vous les envoyons, vous nous les renvoyez. Nous avons néanmoins, parmi nous, comme sur la terre, mais en plus grand nombre, des êtres moraux actifs, qui ne se contentent pas de dormir sur le bien acquis, mais qui en augmentent la somme. Les *saints* strictement contemplateurs n'ont partout qu'un mérite négatif; pour ceux-là les chutes semblent éternelles.

Mais, dira-t-on « vous donnez à l'ère actuelle le nom de *bien*, et pourtant le *mal* y existe, et vous devez le reconnaître ». Ce mal, ajouteront tous les êtres *absolus*

de l'ordre moral, « est une tache originelle transmise par l'hérédité et dont un très petit nombre pourra se débarrasser ».

L'ère morale, ou du bien, renferme certainement une partie de ce qui représentait la première ère ; l'homme noir, ou primitif, et les qualités rudimentaires y sont réellement aussi bien que l'homme blanc et les qualités éclatantes. Cela prouve-t-il que cet état de choses soit contraire aux lois de la nature, et que ce *mal* que vous faites si *absolu*, ne doive pas s'y trouver ? Le mal, cet aiguillon du bien, est assurément mal envisagé dans le sens subjectif, et ne mérite pas tout le blâme qu'on lui attribue.

Vous ne voudriez pas reconnaître ce que vous fûtes dans le premier âge de cette terre, s'il vous était donné de vous transporter à ce temps. Le progrès matériel et social qui a été amené sur ce globe a aussi déterminé le progrès dans l'organisme humain et dans les manifestations du moi. Raisonniez donc assez juste pour reconnaître cela ; ce calcul est bien simple à établir. Que ceux qui se vantent d'être logiques le prouvent par leurs raisonnements, sans quoi ils ne sauraient être des autorités.

L'ère noire, ou l'ère physique, a été inaugurée sur la terre par l'homme noir ! Mais, direz-vous, vous hommes blancs qui méprisez souvent vos frères noirs jusqu'au point d'en faire encore des esclaves : — « nous n'avons jamais été noirs !! ». — Les privilèges ne sont pas reconnus dans le Code naturel. Vous tous, vous avez été noirs, et bien noirs, et avez eu les traits grossiers, au physique, au moral et à l'intellectuel, qui distinguent les races les plus rudimentaires de l'Afrique. Vous avez tous été cannibales de la pire espèce — à l'état d'hommes noirs et à l'état d'hommes rouges. Les noirs

et les rouges qui se trouvent encore sur votre terre n'y sont que par le fait d'immigrations subséquentes à votre première venue et représentent des chutes nouvelles de l'état d'âme. — Voilà ce que nous enseigne le travail de nos intelligences ; l'induction et la déduction nous ont conduits à reconnaître cette doctrine, ébauchée par les sages de la première ère. L'homme orgueilleux et présomptueux ne saurait admettre cette doctrine. La vérité choque les passions, mais elle réjouit la vertu et la raison. Nous, nous reconnaissons bien avoir subi ces différents états inférieurs dans nos existences passées, et cela ne nous rabaisse nullement dans notre pensée. L'homme dans sa condition de missionnaire est nécessairement sujet aux troubles et aux vicissitudes qu'il rencontre. D'après tous les systèmes ayant cours dans l'ordre moral, le séjour de la terre serait pour l'homme une expiation, dont le but serait de le racheter de ses méfaits antérieurs. La présente version sur la chute n'est-elle pas plus propre à expliquer ce fait, tant controversé, que celles qui l'ont précédée ? N'est-ce pas là un progrès sur le passé ?

L'homme apprendra désormais à ne plus avoir honte de lui-même, ni du Père Eternel, car, il faut bien le dire, tous ceux qui ont voulu analyser les doctrines admises sur la terre et les concilier avec la nature de Dieu, telle que le for intérieur la perçoit, ont toujours rencontré un trouble douloureux dans de tels examens. La pensée se révolte à l'idée de faire du Père Eternel un être vengeur, bien autrement implacable que le père humain. Non, la pensée humaine, nécessairement bornée, ou *psychologisée* (pour nous servir d'un mot nouveau) dans les deux premiers états généraux de son existence matérielle et spirituelle, ne saurait connaître la vérité aussi largement que lorsqu'elle s'est affr

chie de ces deux états et qu'elle occupe l'état intellectuel.

La pensée ne saurait admettre de barrières infranchissables lorsqu'elles s'inspirent des hautes facultés de l'intelligence. La mission seule retient l'homme sur la terre et dans le monde spirituel ; mais cette mission est bien loin d'être éternelle. Voyez les progrès accomplis et ceux qui se font journellement, cela est quelque chose, cela compte. Ne pleurons donc pas sur notre délaissement imaginaire, sur nos fautes, sur la lenteur avec laquelle nous procédons dans notre mission. L'avenir ne saurait être aussi obscur que le passé et même le présent pour aucun des enfants de Dieu : ce titre seul ne dit-il pas tout ? L'avenir si ardemment attendu de tous, qui inaugurerà la fin de la mission de chacun dans les deux sphères, matérielle et spirituelle, ne peut pas se trouver dans la nuit de l'éternité ; de plus, l'homme fatigué sur la terre ne va-t-il pas récupérer ses forces dans notre sphère et jouir là de ce qui lui manquait ? Le sommeil journalier même ne sert-il pas à adoucir ses peines, à part toutes les jouissances domestiques ou autres, petites ou grandes, qu'il rencontre en tous temps et en tous lieux ?

Ceux qui sont encore dans le noir et le sombre de leurs deux existences, terrestre et spirituelle, voient nécessairement noir et sombre ; mais ceux qui veulent s'émanciper et qui désirent lire couramment dans les mystères de la vie et se rendre compte et raison de toutes choses, ne doivent pas être arrêtés par les alarmistes qui voient des dangers et la perdition partout ; ils doivent faire des *miracles* au moyen de la connaissance des mystères et n'en laisser le monopole à aucune classe *spéciale*, comme vous diriez. Ce mot ainsi que celui d'*absolu*, représente une absurdité, ou un contre-

sens, que l'observation mûrie fera reconnaître comme tel.

« L'homme à l'état d'Esprit agit sur les fluides qu'il transmet à l'homme matériel pour être rendus concrets. » — Voilà, en quelques mots, un exposé qui renferme toute la mission de l'homme. L'idée, la combinaison et la formation de toutes choses existantes sur la terre ont pour source immédiate le monde spirituel. En effet, rien n'existe sur la terre qui n'ait auparavant vu le jour dans notre monde, comprenant entièrement les trois ordres des connaissances, à savoir : scientifiques, morales et philosophiques. L'artisan, le cultivateur, le mécanicien, le chimiste, le botaniste, l'astronome, le moraliste, le philosophe, etc., s'inspirent tous, plus ou moins, de nos régions et copient tout simplement nos œuvres, d'une manière consciente ou inconsciente.

Ceux qui partent de la terre avec la conviction que le travail ne leur sera plus imposé et que le but définitif est atteint, demeurent quelquefois assez longtemps sans prendre une part active au mouvement qui se fait autour d'eux, mais cela ne dure guère; la voix de la conscience et celle de l'exemple les réveillent bientôt de leur léthargie. Le bonheur complet, tant souhaité, ne s'annonce qu'en partie seulement; voilà une nouvelle déception qui leur communique de nouvelles idées et qui les prépare à l'avancement.

En donnant à Jésus de Nazareth le titre de l'*homme-Dieu*, les chrétiens, qui ne prétendent croire qu'en *un seul* Dieu, violentent la raison et tombent dans l'idolâtrie qu'ils reprochent aux autres. Comme titre honorifique exprimant la reconnaissance et l'admiration, le mot d'homme *divin* a été souvent employé à l'égard d'autres prophètes; les titres flatteurs de cette espèce,

néanmoins, n'ont aucune raison d'être; le bienfaiteur ne fait que remplir son devoir en dotant ses semblables de ses inspirations et ne réclame pas la reconnaissance exagérée qui ne fait que rabaisser ceux qui l'expriment. Le bienfaiteur est humble et sa mémoire ne doit pas être placée sur le piédestal de l'idolâtrie. Un frère ne doit pas être déifié dans la pensée de ceux qui le chérissent.

Il est toujours dangereux d'accorder à ses semblables une place trop grande dans ses affections; le cœur trop rempli nuit au libre exercice de l'intelligence et en trouble l'action. Les émotions sont agréables aux caractères faibles, mais elles deviennent même pour eux un poison, lorsqu'ils s'y abandonnent trop souvent et trop longtemps; le même air devient vicié et mortel à force d'être respiré. L'initiateur à qui l'on confère le titre et les privilèges d'Autorité *absolue* est par là isolé de ses amis trop zélés, ou fanatiques, et se trouve dans l'impossibilité de les secourir au besoin. L'individualité appartient à tout homme, et malheur à celui qui en fait volontairement peu de cas ou qui l'abandonne.

Que l'existence qui vous attend ne vous semble pas menaçante; le Dieu vengeur — comme idée — est de l'ancienne révélation et n'a aucune raison d'être dans la nouvelle.

En admettant la chute de l'homme dans le sens ordinaire, on met fortement en doute l'existence du progrès si on ne le nie pas positivement. La philosophie reconnaît le progrès, et la morale pleure le plus souvent sur « la décadence de l'humanité ». Que fait donc la science? Elle travaille à les servir l'un et l'autre suivant la nature des circonstances. La philosophie est la manifestation intellectuelle du *moi*, — la morale n'en est que la manifestation secondaire, ou inférieure, et la

science n'en est que la manifestation rudimentaire. Lequel de ces trois règnes offre à l'homme le plus d'avantages ?

Les événements qui ont lieu actuellement sur la terre ne sont pas dus en entier à ses habitants. Le temps est arrivé pour une grande transformation qui se fera en dépit des empêchements de toutes sortes. Le monde spirituel communique en ce moment une nouvelle direction au monde matériel et y prépare un nouvel ordre de choses dont le grand nombre ne se doute pas.

Que de révolutions dans l'ordre moral n'ont-elles pas déjà eu lieu sur la terre ! C'est l'intelligence qui les a provoquées toutes, et les événements d'un ordre physique ou politique, ont toujours servi à les amener, du moins celles qui avaient une importance majeure. N'allez donc pas croire que les idées philosophiques soient sans valeur et sans effet sur les destinées et qu'elles n'aient pas la préséance sur toutes les autres. Le fluide invisible, impalpable et vaporeux qui part du cerveau et parcourt sans bruit les réseaux nerveux, met en mouvement tout l'organisme physique de l'homme et lui fait accomplir des choses merveilleuses. Il en est de même des idées philosophiques dans l'organisme social ; le cœur, ou les êtres moraux de cet organisme ont beau offrir de l'opposition et se révolter contre toute nouvelle direction, ils sont toujours forcés de se rendre à la volonté supérieure qui les domine et qui ne s'exerce que dans l'intérêt général. L'être dans l'état moral n'est pas positivement un être raisonnable : il ne l'est que négativement, et, comme tel, son rôle dans la société se borne, en thèse générale, à transmettre aux enfants les messages que lui confie l'agent supérieur. Cet agent ne croit pas et ne peut enseigner à croire à des chutes absolues, ni aux créa-

tions surnaturelles, soit dans le sens physique, soit dans le sens moral, soit dans tout autre sens.

L'état moral n'est qu'un état de transition, de sommeil, où le cœur est plus actif que l'intelligence. L'être qui subit cet état dans la première phase est plus intelligent que lorsqu'il entre dans la seconde phase; l'histoire depuis dix-huit cents ans passés vous le prouve sur une grande échelle. Pourquoi est-il alors moins intelligent? C'est parce que dans la première phase il est actif, il lutte, tandis que dans la seconde il est négatif, ou conservateur, — il dort et il *rêve*. Les *rêves* disparaîtront avec le réveil prochain.

II

En s'incarnant sur la terre, l'homme apporte avec lui un itinéraire tracé d'avance, qu'il suit sinon dans tous les détails du moins dans l'ensemble. Mais, dira-t-on, où est le libre arbitre et son action? En répondant par cette question — « l'homme à l'état d'esprit n'est-il pas un être pensant et prévoyant »? — on aura de suite la solution. Le voyage que l'homme entreprend sur la terre, qui lui est familière, n'est pas d'une longue durée à ses yeux, et, s'il ne se rend pas à la destination désirée, au but proposé, il retourne à sa *demeure* pour recommencer une autre fois. De plus, l'incarnation n'est pas une chose pénible pour celui qui la recherche; le grand nombre la désire et l'appelle de ses vœux. Ceux qui ont été le plus malheureux sur la terre, ceux surtout qui l'ont été par des fautes dites volontaires, demandent à grands cris la réincarnation. Le mouvement est essentiel à l'être physique, et la terre offre

fortement cette condition particulière; c'est pourquoi les êtres physiques recherchent la terre avec ardeur et s'y établissent avec joie. — Mettons le voile et l'amour de la charité devant nos yeux, lorsque, le Code moral à la main, nous voulons critiquer et apprécier les actions de ces êtres pendant leurs séjours sur la terre et au moment de leur départ, et, au lieu de condamner, nous saurons plaindre.

En se faisant le manœuvre du Créateur, l'homme ne se noircit pas seulement au physique; son cœur et son intelligence perdent leur éclat primitif en traversant la nature spirituelle et la nature matérielle. Ceux qui ont été blanchis à force de réincarnations devraient se souvenir de leurs états passés, lorsqu'ils étaient aussi noirs de toutes manières, que ceux qu'ils condamnent souvent si implacablement. Si l'étincelle divine chez l'être physique est tellement imperceptible quelquefois, c'est qu'elle est partie du Grand Centre plus tard que celle qui apparaît si brillante chez l'être moral ou l'être intellectuel. Celui qui vous paraît si immonde, si vil, si méprisable, si *coupable*, si vous le voulez, sort du lieu de délices incommensurables où vous voulez rentrer. Il en est parti comme vous, il y retournera comme vous. L'heure de son départ est récente, la vôtre est déjà lointaine.

Ah! ne proscrivez pas de la terre l'homme que vous appelez coupable, ni au nom de la justice, ni au nom de la morale, car vous agissez sans sagesse. Les fautes que vous lui reprochez sont celles que vous commettez souvent encore en vous-même. Les fautes ne demandent que des conditions favorables pour devenir des vertus.

Ah, mes frères! qui pleurez sur les souffrances et les fautes de vos proches et qui étendez autour d'eux les bras de l'amour pour les protéger et les sauver, que

n'agissez-vous de même envers ces malheureux qui sortent de l'embrassement divin ! Ah ! ne mettez pas sur leurs fronts le sceau de la réprobation. L'homme qui aime bien pardonne facilement. N'aimez-vous donc pas ? Aimez si vous voulez être aimés. Aimez tous les hommes, car ils sont tous vos frères ; n'en condamnez aucun, car ils seront tous sauvés. Ne portez plus de jugements inutiles.

La loi de l'amour est venue pour éclairer le monde et vos cœurs, non pour l'obscurcir et vous endurcir. Le soleil vous éclaire tous et vous prodigue ses caresses avec amour : de même la lumière divine s'étend sur tous les êtres et les embrasse. Tous les mondes sont éclairés de la même lumière et tous les cœurs en reçoivent la chaleur. Ne dites donc pas qu'il y en a de maudits. S'il existe des coins reculés quelque part qui forment des ombres, des précipices qui retiennent l'obscurité, de nouveaux venus dans le champ du travail matériel qui faillissent parfois et succombent, des *enfants* dans la nouvelle vie, et qui, moins expérimentés que vous, commettent des écarts que vous avez vous-même commis, — c'est que cela est encore utile à l'harmonie et au développement.

Aimez-vous les uns les autres. — Ces paroles divines, les lèvres humaines les répètent ; mais elles doivent être répétées et senties par le cœur, par tous ceux qui croient en Dieu, en son amour infini.

Ceux qui croient à l'efficacité de l'amour doivent s'en servir plus pour les autres que pour eux-mêmes. Frapper le malheureux qui a succombé et qui souffre, c'est l'endurcir et lui communiquer la haine. Que de malheureux ainsi dotés par vous pullulent au-dessus de vos têtes et empoisonnent votre atmosphère morale ! En douteriez-vous ?

La justice implacable sévit journellement contre ce que vous nommez l'*écume* de votre monde. C'est un levain qui fermente autour de vous, qui s'introduit dans le sein de vos familles et les désole. Les expulsés ne font que sortir de l'organisme matériel et ne s'éloignent pas pour cela du lieu qui leur a été assigné par la pensée divine. Vous les condamnez et leur enjoignez de s'éloigner de vous, mais ils restent là où ils doivent et où ils ont droit de rester. Ceux que vous nommez les ennemis de la société sont encore parmi vous après leur expulsion, quoiqu'à l'état d'invisibles, et sont plus à craindre alors qu'avec l'enveloppe que vous leur ôtez ou que vous les forcez d'abandonner en ne veillant pas à leurs besoins.

L'homme, éclairé par le code moral, a une mission bien grande à remplir. Que de fronts ruisselants n'a-t-il pas à essuyer ! Que de cœurs meurtris par la douleur ne s'offrent-ils pas à son amour pour être consolés ! que de souffrances de toutes sortes ne se présentent-elles pas à la portée de son ministère !

L'homme moral a-t-il le droit d'assombrir sa pensée de chimères épouvantables et de les lancer sur ses frères, présents et absents ?... Doit-il se faire l'acolyte des furies des mondes invisibles à ses yeux, et leur supposer le pouvoir d'intervertir l'ordre et la nature même de Dieu ?... L'homme physique peut avoir des idées rudimentaires, mais l'homme moral ne le doit pas, car l'amour qu'il accepte pour guide ne vit que de dévouement et d'abnégation. Les noirceurs de l'homme physique ne doivent pas déteindre sur l'homme moral au point d'obscurcir sa vision et de troubler le cours de ses actions ; c'est l'homme moral qui doit influencer sur l'homme physique et répandre sur lui des espérances salutaires et certaines et les grands reflets de la charité

fraternelle. L'homme physique est homme de foi, et l'homme moral ou d'espérance doit savoir lui communiquer les hautes qualités qui appartiennent à sa nature. L'homme d'espérance ne croit pas, dans le véritable sens du mot : il attend ; lorsqu'il croit il ne croit qu'au passé. Pourquoi donc ne croirait-il pas à l'avenir puisque cela lui est annoncé ?

Vivre d'espérance et d'amour, c'est pour l'homme moral vivre de bonheur et dans le bonheur. Ceux qui s'échappent de la sphère morale pour entrer dans la suivante, peuvent sembler à l'homme moral avoir perdu de leur mérite. Les premiers pas dans l'intellectualité sont nécessairement et naturellement physiques et n'offrent pas d'abord les avantages visibles et les grâces qui ne sont pas les suites du développement dans tout état. L'homme d'amour n'a-t-il pas aussi été physique dans sa sphère ? — Que l'homme d'amour qui se fait le guide des autres s'inspire des hautes qualités de son état et de sa position responsable, et qu'il sache bénir aussi bien les partants que les venants ; à ce signe, l'homme de bien se fera connaître et reconnaître de tous. Ce développement de l'amour n'est inaccessible pour personne et tous doivent y tendre de toutes leurs forces. Les grands cœurs ne sauraient avoir trop d'espérance et d'amour ; aimer au-delà du visible n'est pas aimer follement. Sachez donc, vous qui embrassez des familles nombreuses qui se laissent guider si docilement sous votre tutelle et par vos conseils, bénir et aimer ceux qui sortent de vos troupeaux : la condamnation n'appartient pas à votre ministère. Aimez les absents comme les présents et étendez visiblement sur eux vos sourires et vos grâces. Si vous agissez ainsi, vos brebis ne vous en aimeront que davantage et la fraternité ne sera pas un vain mot.

La barbarie qui a imaginé des peines sans relâche pour le méchant, s'est servie d'un sentiment auquel vous ne devez pas avoir recours. La pensée sous le régime moral n'est pas liée aussi étroitement qu'auparavant et doit embrasser un horizon plus grand ; occupant un étage supérieur, elle doit voir plus et mieux qu'autrefois. — Les lieux de tourments existent toujours, car la création est constante, ce qui cause, en un certain sens, — l'éternité des peines. — Cette version, qui est la vraie, a déjà été comprise et admise par les hommes d'élite sur la terre, mais le plus souvent par la croyance à la pluralité d'existences : le temps amène une lumière plus grande, et le progrès dans la création apporte nécessairement le développement dans les idées. Que ceux qui voudraient voir le pourquoi de l'existence des idées rudimentaires dans le passé, se demandent pourquoi ils ont été enfants avant d'être adolescents et hommes, pourquoi ils ont eu les habitudes, les goûts et les idées de cet âge, et leur étonnement cessera.

La morale enseigne à aimer et non à haïr, à condamner et à punir, de près ou de loin. Que veulent donc dire ces croyances impies qui se trouvent encore parmi les sommités officielles de la nouvelle loi?... Est-ce un reste des âges barbares que les hommes ont encore voulu garder et qu'ils se complaisent à caresser ? Un pareil alliage défigure trop aujourd'hui la loi morale et lui assigne des bornes, des limites qui ne lui conviennent pas. L'amour de Dieu s'étend sur tous les hommes indistinctement et les élève tous vers lui. Pourquoi donc vouloir reculer aux âges passés, aux idées grossières, lorsque les lumières nouvelles sont si belles, si glorieuses?... Pourquoi les guides des masses se font-ils un devoir de croire à la puissance de l'esprit du mal, qui est déchu de son empire depuis l'avènement de la

loi d'amour?... Croient-ils que la nouvelle loi soit inférieure, en théorie et en pratique, à la première? — Pourquoi donc le proclamer? C'est que l'amour chez eux est encore à l'état d'adolescence et rempli des passions de cet âge.

Le chemin de la vie de l'homme, lorsqu'il s'exile de sa patrie, offre toujours pour tous les mêmes difficultés; mais, direz-vous, les *accidents* peuvent retarder celui-ci et non celui-là. Tous commencent la vie missionnaire au même point et rencontrent par conséquent les mêmes *accidents* ou les mêmes difficultés, pour mieux dire. Mais, direz-vous encore, « si l'émigration de l'homme à l'état d'âme est constante, celui qui arrive maintenant pour la première fois sur ce globe, ou dans sa couche spirituelle, ne peut pas y rencontrer les mêmes difficultés que ceux qui l'ont précédé? » Si la création n'était pas constante, cette objection serait juste; mais comme elle est constante, cette objection est sans force. Ceux qui arrivent maintenant sur cette terre avec les caractères de la bestialité en quelque sorte, sont encore bien avancés relativement aux habitants d'autres planètes, sur lesquelles beaucoup d'entre vous ont laissé leurs empreintes. Il est des saisons périodiques dans l'histoire de toutes les planètes, où une partie de leurs habitants émigrent dans d'autres globes, comme vous-même vous émigrez de temps à autre d'un pays à un autre.

La science vous offre des aperçus sur l'histoire primitive de votre globe qui démontrent un commencement bien grossier; les découvertes dans ce sens ne sont pas encore épuisées. La science de la logique et de l'analyse mentale fait voir clairement, sans fouiller ailleurs que dans l'intelligence, que l'existence du progrès étant chose certaine, le commencement de tout

sur la terre a dû avoir lieu au bas de l'échelle. La chute de l'homme sur la terre, prise dans le sens littéral ou textuel, ne s'accorde pas avec les données scientifiques et philosophiques : les mots mal coordonnés cachent le sens véritable. L'homme pur est devenu *impur*, dit-on ; *ses conditions d'existence sont devenues impures sans nul doute, mais voilà tout*. L'agent direct du Créateur est tellement rapproché de son Père, par tous ses attributs, que sa déchéance — telle qu'elle est présentée — ne peut pas avoir lieu.

Si les êtres les plus avancés parmi ceux qui sont encore sur la terre, régis par la lumière morale, n'admettent pas la pureté inaltérable et indestructible du *moi*, en tous temps et tous lieux, l'inspirateur de ce chapitre, éclairé par la même lumière dans la sphère qui vous domine, l'admet ainsi qu'un grand nombre d'autres habitants du même lieu.

Le péché contre le Saint-Esprit, ce qui n'a pas encore été défini sur la terre, consiste dans le non-développement de l'intelligence ; c'est un mal qui diminue de jour en jour et qui finira par disparaître du globe terrestre. Le monde spirituel éclaire continuellement le monde rudimentaire et enlève petit à petit le bandeau de l'ignorance qui recouvre les yeux de ses habitants.

Le libre arbitre, dont on fait tant de cas sur la terre, n'est pas aussi grand qu'on le prétend. Les rouages de l'organisme humain sur la terre ne sont pas aussi développés que ceux des êtres dits *invisibles*, et ne fonctionnent pas avec la même précision, la même délicatesse et la même force, et, par conséquent, la volonté par leur usage ne peut pas encore produire les mêmes résultats. L'organisme spirituel est supérieur à l'organisme matériel et malgré cela il subit continuellement des changements, afin d'amener un ordre de choses

plus élevé. Le libre arbitre de la sphère spirituelle est nécessairement soumis à la grande Pensée Directrice ; à part cela, nos classes exercent une certaine influence l'une sur l'autre en raison de leurs positions respectives. Le libre arbitre collectif subit l'action des mêmes lois que le libre arbitre dans le sens individuel ou restreint. Le monde véritablement céleste représente la tête du Grand Organisme qui comprend toutes les sphères. Les mondes spirituels en représentent le cœur et les mondes matériels les extrémités et le corps. L'intelligence domine les sentiments et les sentiments dominent les passions ; l'homme passionnel ou l'homme de la terre peut-il donc prétendre à un libre arbitre *absolu* ou même considérable ?

S'il est important pour l'homme sur la terre d'avoir une foi religieuse découlant de sa connaissance de la loi morale, il n'est pas nécessaire pour lui, quand il est arrivé à un certain degré de développement, d'avoir un culte extérieur. Du complexe on arrive au simple ; le simple est le vrai au plus haut degré.

La foi religieuse d'un peuple, comme celle de l'homme individuel, indique son état moral ; le degré de l'effet fait connaître le degré de la cause. La foi est un effet et non une cause. La foi est une chose extérieure ; la morale est une chose intérieure. L'intérieur gouverne toujours l'extérieur, et l'extérieur est une image plus ou moins grossière de l'état du développement intérieur. La morale est la foi et la foi est sa manifestation ; laquelle donc occupe le plus haut rang ?

Il faut avoir la grâce, dites-vous, pour croire. Il faut aussi avoir des bras pour pouvoir travailler ; les bras néanmoins ne valent pas la tête qui dirige. La foi dirige bien les actions, direz-vous ; mais les actions, ou la vie pratique, font changer la foi, répondrions-nous. La

foi se fait plus forte, plus belle, plus grande dans l'homme nouveau ou renouvelé. La foi du père et celle de l'enfant sont un même rayon de l'astre moral, mais l'enfant en absorbe plus directement l'influence. Le nouveau-né qui a subi une longue suite d'existence matérielles a plus de puissance, de chaleur et de lumières que celui qui est en arrière de lui sous ce rapport. Le supérieur n'est véritablement pas toujours le père.

Que de changements les articles de foi n'ont-ils pas subis avec les âges écoulés ! Que de changements ne subiront-ils pas encore avec les âges futurs ! La grande roue du temps marche toujours et élimine toutes choses. Vouloir arrêter le développement de la foi c'est vouloir l'impossible.

La perfection de la foi réside dans la charité la plus grande, la plus illimitée. La charité *limitée* n'est qu'une chose nominale. La charité s'exerce envers le prochain, quelque éloigné qu'il soit, sous tous les rapports. La charité, telle quelle est enseignée et pratiquée sur la terre, est très incomplète. Est-ce là une charité, la fille légitime de l'amour ? Le dogme qui n'est charitable que pour ceux qui admettent ses articles est encore loin d'avoir la charité complète : il est encore dans les langes du développement. L'espérance et la charité ne sont pas deux furies qui damnent ceux qui ne croient pas à certains dogmes.

L'oreille qui se fait sourde aux cris de détresse, de quelque part qu'ils viennent, est l'esclave d'un cœur bien peu charitable, bien peu éclairé. Le baume de l'amour — la charité — n'est pas destiné à ceux qui ne souffrent pas, mais à ceux qui souffrent, et les grandes souffrances le réclament davantage. Pourquoi donc proscrire l'exercice de la charité et de l'amour *quelque part*, — là où ils peuvent faire tant de bien ? Un cachot

éclairé par l'amour perd son ignominie et rachète ou élève celui qui s'y trouve, quelque rabaissé qu'il soit; plus le cachot sera sombre, plus cette lumière paraîtra belle et sera bienfaisante à celui qui la recevra : les bonnes choses ne sont jamais refusées lorsqu'elles sont offertes par le cœur!

La fraternité universelle n'est pas un vain mot et nous devons lui rendre hommage dans la personne de tous les malheureux. La fraternité impose des devoirs qu'aucune convention ou règle écrite ne saurait détruire. Où est celui sur la terre qui n'ait pas quelque un de ses proches dans une condition malheureuse dans l'autre monde?... Qui osera délibérément et sans remords — *dûner les siens*, même tacitement? — Est-ce celui qui enseigne la charité?...

Si l'homme devient plus éclairé, plus clairvoyant, en passant de la sphère matérielle à la sphère spirituelle, cela n'exclut pas la possibilité de réaliser sur la terre les conditions de l'état supérieur. Il incombe aux chefs spirituels de la terre d'être dans des conditions spirituelles afin qu'ils soient en état de recevoir les dons du ciel. Si les chefs manquent de charité et d'amour, qu'advient-il donc des troupeaux?

L'assimilation des deux sphères n'est pas encore dans un état bien avancé, c'est pourquoi les rapports de leurs êtres sont entourés de bien des difficultés. Que les chefs de la terre recherchent le concours et l'aide de leurs ouailles pour provoquer le rapprochement des deux sphères : l'effort collectif produit l'élévation de tous. La lumière n'est pas le partage d'un nombre ou d'une classe quelconque ; le grand en se faisant petit avec les petits s'élève et les élève, bien plus qu'en se faisant grand envers eux.

Que l'amour de la terre se ligue avec l'amour du ciel

en faveur des malheureux frères pour qui l'espérance est sombre. Que les PORTES jusqu'à présent défendues d'une part par l'ignorance, soient vigoureusement assaillies de cette part par les bras puissants de l'amour et ces PORTES céderont infailliblement. L'organisme spirituel a besoin du concours de l'organisme matériel pour pouvoir bien fonctionner et remplir ses différentes missions. L'unité d'action conduit au développement du tout. L'organisme divin ne pose pas de limites à l'action de l'amour et du bien. Celui qui élève un *damné* attire sur lui les sourires divins. L'amour de Dieu ne connaît pas de limites ; pourquoi donc ses agents en connaîtraient-ils ?

Mais, dira-t-on, la révélation a toujours enseigné à l'homme terrestre : que le pécheur ne peut pas entrer dans le royaume du juste, et que des peines éternelles l'attendent après le trépas. La Révélation ne saurait se contredire, direz-vous. — En proclamant aujourd'hui le *salut de tous*, la Révélation nouvelle ne brise pas les fondements essentiels de toutes celles qui l'ont précédée. La vérité, pour être comprise de l'homme à l'état d'enfance, doit se revêtir de formes convenables à cet état ; l'adolescence même est toujours incapable de recevoir la vérité complète ; jusqu'à sa maturité l'homme terrestre devra donc s'attendre à voir des changements dans la Révélation.

La révélation ne procède jamais d'une manière absolue, puisqu'elle n'embrasse toujours qu'un petit nombre de croyants d'abord. En proclamant le *salut de tous*, ou l'amour infini, la révélation du jour ne s'attend pas à réaliser un succès immédiat et général ; la conversion ne dépassera pas les bornes du possible, du nécessaire. L'ancien levain devra nécessairement encore avoir cours sur la terre et s'individualiser pendant

bien des âges encore dans une foule d'hommes préposés à les recevoir.

Cette révélation n'est pas plus inexorable dans son action que les autres ne l'ont été ; elle ne force personne à croire ; elle se fie à l'avenir bien plus qu'au présent pour avoir de nombreux adhérents. Les incarnations nouvelles sur la terre rempliront infailliblement les cadres du bataillon sacré de l'amour ; le progrès qui attire les éprouvés attire aussi les *réprouvés*.

Mais, dira-t-on, la révélation actuelle ne comporte pas le caractère des révélations passées : elle n'a pas enfanté une *Autorité* visible munie de pouvoirs surprenants ou *miraculeux*. Non ! L'amour éclairé ne commande et ne s'impose pas, il invite : il s'immisce dans tous les rangs sociaux non comme une autorité mais comme un ami. La révélation actuelle a déjà des millions d'agents ; elle parle pas bien des bouches et s'exprime même de diverses manières qui paraissent contradictoires au premier abord. Elle procède en cela comme toutes les révélations précédentes ont procédé ; elle a produit des faits surprenants, dits miraculeux, en grand nombre partout, et elle tient en réserve des manifestations d'un ordre supérieur à tous ceux-là qui auront lieu au moment convenable.

L'autorité aigrit ceux qui la subissent et devient impuissante dans son action lorsque l'homme est émancipé par le développement du cœur et de l'intelligence. Que sont tous les hommes en réalité les uns à l'égard des autres, sinon des égaux ? La fraternité donne à tous les mêmes droits. Les âges barbares et incomplets seuls font des distinctions entre les hommes. Ceux qui représentent encore ces âges seront les seuls qui ne se rangeront pas sous la nouvelle bannière. La terre a encore

besoin d'hommes physiques de toutes sortes et ils naîtront et renaîtront encore sur la terre durant bien des siècles à venir.

La répartition des rôles dans la vie procréatrice de l'homme amène nécessairement des distinctions d'emplois (que tous subissent) et qui jusqu'aujourd'hui ont été envisagés comme comportant une distinction réelle de valeur aux points de vue collectif et individuel. Le voile de l'avenir devient transparent aujourd'hui pour un grand nombre de travailleurs, pour ceux qui sont à l'œuvre depuis longtemps ; ceux-là n'apercevront plus la Divinité durant cette mission à travers un voile sombre et menaçant, et ils pourront encourager leurs frères dans leurs peines en leur montrant un terme plus ou moins éloigné pour chacun, où tous jouiront encore de la plénitude du bonheur.

Tous les yeux s'élèvent vers l'invisible et interrogent l'espace sur la nature de l'inconnu ; toutes les intelligences sont avides de savoir et sont portées à l'analyse. Personne ne se rebute réellement à la recherche de la vérité, malgré les innombrables difficultés qui en défendent l'approche. L'avidité de l'intelligence dépasse celle des sens et des passions et ne peut être assouvie ni sur la terre ni dans notre sphère. L'homme par son intelligence aspire au Très-Haut, même quand il est dans les profondeurs du *très-bas*. Le souvenir de l'état normal est une lumière microscopique dans l'intelligence de chacun, mais cette lumière suffit pour guider tous les hommes au — point de départ — qui est le point final de chaque mission procréatrice.

L'ère rudimentaire élève de nombreux autels où la Divinité est représentée sous une foule de formes grossières. Comment l'idée de Dieu ne serait-elle pas in-

forme pour l'homme lorsque son entourage est rude et menaçant?... Les fantômes obscurs ne naissent-ils pas dans l'obscurité ?

L'adoration polythéiste représente toujours un état rudimentaire, l'adoration trinitaire un état plus avancé, et l'adoration unitaire l'état complet, celui vers lequel tous les cultes et tous les hommes tendent et auquel tous arriveront.

Durant les premiers âges de la terre, l'homme rencontre une nature en quelque sorte implacable qui le terrasse souvent dans le combat et qui le force à changer fréquemment d'organismes pour la vaincre. La réincarnation est alors fréquente. Le mouvement est alors grandiose, gigantesque, éperdument *féroce* ; le sifflement des atomes, dans leurs courses effrénées, engendre des tempêtes effroyables autour de l'homme et en lui ; la vie est pour lui un combat continu et sans merci, où il est forcé d'employer des moyens en raison de la résistance et de l'état des choses. — L'homme, simplement moral, s'il assistait aux commencements de l'habitation d'une planète quelconque, frémirait de dégoût et d'horreur, et dans son ignorance, à cette vue, il implorerait la Justice Éternelle pour faire cesser cet état de choses épouvantable, où l'extermination de l'homme par l'homme a lieu incessamment avec des raffinements de sauvagerie incroyables. En élevant les yeux, cet être moral apercevrait alors des anges resplendissants qui, au lieu de frémir d'horreur sur ce tableau, lui adresseraient des sourires encourageants. — Voir n'est pas toujours comprendre.

L'homme adore ses premières œuvres, comme l'enfant s'extasie sur ses premiers dessins ou tout autre travail de ses mains. L'homme à l'état rudimentaire croit à tout ce qu'il voit et prête à toutes choses dont

ses sens ne peuvent se rendre compte des vertus extraordinaires. Les astres deviennent pour lui des divinités ; les éléments des furies qu'il combat et qu'il cherche à apaiser par des sacrifices de toutes sortes ; ses semblables qui se distinguent en quelque manière deviennent des génies bons ou mauvais qui exercent un contrôle immédiat et arbitraire. Voilà ce qui distingue l'homme durant les premiers âges terrestres. Le déchaînement des passions arrive dans tous les âges lorsque de grandes révolutions viennent changer l'ordre des choses ; le règne des êtres physiques a alors lieu.

Voulez-vous faire disparaître les idoles, les autels rougis de sang, les sacrifices qui outragent vos sens et votre raison, les préjugés et le fanatisme de vos frères qui vivent presque à l'état de bestialité, enseignez-leur d'abord les premiers éléments de la science de la vie active, qui sont d'un ordre physique ; rendez leur position matérielle moins précaire, ardue et difficile. Lorsque le bien-être matériel se fait sentir, l'homme, dans toutes les conditions, devient prêt à embrasser la morale et à suivre ses leçons. Ce genre de sacerdoce est celui qui réussira toujours le mieux auprès des malheureux qu'on veut relever. Le ministère de l'amour sacré celui qui est charitable ; l'ordination véritable consiste dans les actes, et le vœu n'est réellement utile que lorsqu'il se manifeste au profit d'autrui.

Pour abolir le règne de l'idolâtrie chez les nations barbares, il faut d'abord purger ses propres temples, ceux de pierre et ceux de chair, de tout ce qui peut faire un pendant à ce que l'on veut abolir ailleurs. Comment voulez-vous faire croire aux peuples sauvages qu'ils ne doivent reconnaître et n'adorer qu'un seul Dieu si vous en reconnaissez et en adorez plusieurs vous-même?... L'homme à l'état rudimentaire, comme l'en-

fant, a souvent une logique qui est de nature à surprendre celui qui veut l'enseigner. La vérité à l'état physique est hardie et vive et ne veut souvent reconnaître sa sœur — la vérité morale — que lorsque celle-ci est réellement aimante et éclairée. Voilà ce qui pourrait en grande partie expliquer le peu de conversion que la vérité morale a effectuée chez les nations qui ne reconnaissent pas encore la vérité au delà de ses premières phases.

La Mère Chrétienne (ou l'Église) a tenu des Conciles où la voix des pasteurs seule s'est fait entendre. Il incombe aujourd'hui aux fidèles d'avoir leur tour. Ce sont les fidèles qui forment l'Église, qui en sont la base, le centre et le couronnement. La grande et glorieuse République chrétienne impose à chacun de ses membres le *devoir* de prendre une part délibérante à la chose commune. Le suffrage universel est la conséquence naturelle de toute république. Les représentants qui fonctionnent à vie deviennent virtuellement des dictateurs et donnent à toute espèce de république une nature monarchique qui devient une anarchie.

Il est aujourd'hui plus que jamais du devoir de ceux qui sont dans l'Église Mère et de ceux qui en sont séparés en partie ou tout à fait, soit par suite des Réformes ou par le fait de l'incrédulité, — de revendiquer leurs droits, de rétablir les bases communes qui ont été violées par la Hiérarchie.

Le mot Église a depuis longtemps un sens tellement perverti et faux, même parmi les gens soi-disant éclairés, qu'il est rendu méconnaissable et incompris. Ce mot comporte pour le grand nombre — l'Autorité ! — l'autorité absolue, contre laquelle ni l'homme ni Dieu même ne sauraient intervenir. Aussi le mot Église est-il vu et entendu avec répugnance, avec horreur, par ceux

qui aiment et qui connaissent la valeur de la liberté.

Le mot Chrétien aussi a acquis une triste célébrité, et beaucoup d'hommes abhorrent ce nom, car il exprime pour eux toute autre chose que ce qu'il comprend et signifie réellement. Ce nom a été tellement un manteau pour couvrir des horreurs, qu'il cause parfois de l'effroi et du dégoût. Ce ne sont pas les fidèles qui ont outragé ce nom. Non ! mais bien ceux qui devaient le sauvegarder de toute impureté, de toute souillure. Si la République Spirituelle n'eût eu que des représentants mobiles, élus à court mandat par les représentés, les annales chrétiennes ne seraient pas tellement rougies de sang.

La République Spirituelle, dont Jésus de Nazareth fut l'initiateur par excellence, embrassait tous les hommes avec les bras de l'amour, et repoussait les hiérarchies permanentes qui l'auraient souillée et corrompue, — comme cela est arrivé depuis. Le Christ ne fit pas la guerre à l'ancien ordre de choses pour le rétablir sur les bases nouvelles qu'il fonda. Il ne fouetta pas la hiérarchie de sa parole éloquente et sévère parfois pour la faire revivre dans la personne de ses apôtres ou de ceux qui se feraient leurs successeurs. *L'enfant du peuple* n'aspirait pas aux honneurs puérils de la royauté, dans aucun sens, et ne conseilla pas à ses frères, de tous les âges, de retomber dans le culte du veau d'or. Il enseigna la charité, l'amour et la tolérance comme seuls dogmes, et le mépris des honneurs, des immunités et des privilèges.

Les classes privilégiées ont été de tous temps les ennemis les plus acharnés, les plus dangereux du peuple, soit dans le sens matériel, soit dans le sens spirituel. Dans le sens spirituel, ce danger est encore plus imminent que dans l'autre sens. Obscurcir l'horizon poli-

tique ou économique n'égale pas en funestes effets l'obscurcissement de l'horizon spirituel. Une famille royale s'éteint bientôt, mais une royauté cléricale ne s'éteint que très difficilement, tellement elle s'enracine profondément dans le corps social. Une eau souvent renouvelée communique la santé au corps. Une foi souvent renouvelée se purifie et s'élève, et les administrateurs souvent renouvelés conservent un caractère digne, qu'ils perdent infailliblement dans la condition contraire.

La République Spirituelle ne pose pas les administrés ou les fidèles dans une condition de dépendance servile. L'administrateur, individuel ou collectif, n'est en réalité, qu'un porte-voix des pensées de la majorité des représentés, et ne vaut jamais ceux qu'il représente.

La République Spirituelle ou chrétienne a-t-elle conservé son caractère primitif ? Ses représentants ont-ils été humbles et soumis aux règles du principe qui a présidé à la formation de la grande et glorieuse République ?... Non ! La représentation a été une chose forcée où les fidèles, les peuples, n'ont pas eu de voix, mais où l'ambition, l'amour du pouvoir et de semblables mobiles condamnables seuls ont parlé et agi.

Il est aujourd'hui grandement temps que ceux qui aiment le gouvernement représentatif dans sa véritable essence s'efforcent et se fassent un devoir sacré de le rétablir sur ses bases normales. La société n'a pas seulement besoin de Conférences politiques. Il est encore plus urgent pour elle en ce moment que des Conférences d'un ordre spirituel aient lieu, et que ces conférences d'un ordre spirituel aient des bases larges et solides, représentant librement toutes les opinions, les désirs et les besoins de tous les peuples indistinctement. Les conférences sectaires n'apporteraient que des remèdes adultérés et vicieux et ne guériraient pas les

plaies vives et sanglantes de la société. Le seul programme convenable pour de telles conférences devrait être : l'amour de la vérité et de la bonne entente. Avec de telles conditions, l'Esprit Saint, ou l'Intelligence, descendrait sur de telles conférences et les illuminerait au profit de tous les hommes.

On pourra supposer que des conférences, d'un ordre spirituel et libre, n'auraient aucun effet sur les destinées futures et qu'elles ne seraient propres qu'à engendrer des discordes encore plus grandes que celles qui existent déjà ; mais de telles suppositions seraient fausses. On ne travaille pas dans la voie du bien sans obtenir des résultats. La sagesse des nations ne s'exerce pas seulement dans le domaine politique et scientifique ; les questions religieuses absorbent aussi l'attention et l'étude des masses aussi bien que de ceux qui en font un métier. L'habit ne fait pas l'apôtre. Cela est certain. Pourquoi donc ne voir d'apôtres qu'en ceux qui portent une robe ou un habit différent de celui du commun des mortels ? Pourquoi prêter à leurs possesseurs une puissance en dehors de leur ministère et leur supposer des qualités qu'ils sont loin de revendiquer généralement ?... Les directeurs des consciences connaissent moins les consciences que leurs possesseurs et ne peuvent s'assurer de leurs règles particulières aussi bien que ceux qui en subissent le poids et qui en entendent le souffle intérieur. Les médecins spirituels n'opèrent pas autant de guérisons qu'ils le supposent ; par leur organisation et leur esprit de corps, ils arrivent à exercer une forte puissance sur la société dans le sens politique, et se servent souvent de cette influence, de cette puissance, d'une manière condamnable, au détriment du bien général. Ils ne sont jamais au niveau du progrès et des nécessités des siècles. — Les représentants spirituels

devraient nécessairement être des hommes pratiques et d'action, et susceptibles de voir dans l'avenir autre chose que la désolation pour le grand nombre de ceux qu'ils représentent. Ceux qui redoutent l'avenir ne sauraient y guider sûrement les autres.

Quelques entraves que les hiérarchies puissent inventer et mettre au-devant des mesures et des événements prochains, cela n'empêchera pas l'émancipation de ceux qu'ils tiennent en servitude. Des conférences indépendantes auront lieu, où seront débattus les mystères de la pensée et les miraculeux pouvoirs de tous les hommes. Le règne de l'absolutisme fuira au devant des lumières nouvelles que feront naître ces Conférences — ces immenses Conciles des peuples — où les privilèges seront inconnus et foulés aux pieds.

Quatorze siècles passés ont été très activement employés pour construire et étayer un échafaudage spirituel qui n'en a que le nom ; mais cet échafaudage croulera dans un temps prochain.

En consultant les révélations anciennes, on trouvera des prédictions qui ont trait à cette époque, aux événements grandioses qui ne tarderont guère à avoir lieu. Les réactions, qui ont pour point de mire une immense étendue de difficultés, ont tout naturellement une immense puissance pour agir.

Au commencement de cette ère, les docteurs spirituels (malgré tout leur savoir) ne surent pas se plier aux circonstances, au nouvel ordre de choses, à ses sages leçons, mais ils combattirent contre la destinée qui inaugurerait visiblement ses décrets, et ils crurent la vaincre en faisant immoler celui qui en était le plus actif, le plus dévoué et le plus éclairé. La hiérarchie, savante et puissante, se fit délatrice et tacha ses autels du sang

d'une grande victime. Peine inutile ! Le nouvel ordre de choses prit une plus forte extension et se nourrit des difficultés et des persécutions. — La hiérarchie du jour saura-t-elle profiter de cette leçon, de cet enseignement, et suivre une marche opposée à celle de cette première ? Saura-t-elle mettre ses intérêts de côté et prendre ceux du peuple ? Saura-t-elle se faire humble et confiante dans la Providence et accepter de bonne grâce la part qu'elle veut lui allouer dans les destinées futures ? Saura-t-elle voir, dans les signes du temps, une inexorable volonté et la réalisation des choses prédites ?... Non ! Les émules par excellence du conservatisme ne verront, n'entendront et n'agiront guère mieux que leurs prédécesseurs judaïques.

Les événements spirites du jour sont les avant-coureurs de la régénération de la République Spirituelle ou du christianisme. Les hiérarchies ne comprennent pas la signification de ces événements et s'obstinent à voir des faits démoniaques, des enseignements mensongers, dans les manifestations et les doctrines que ces événements provoquent. Ils ont des yeux et ne voient pas ; ils ont des oreilles et n'entendent pas. Ils ferment leurs yeux et bouchent leurs oreilles, afin de ne pas voir et de ne pas entendre. Peines inutiles ! les événements marchent et le *statu quo* se dérange et inquiète, quoi qu'on en dise, ceux qui le maintiennent.

Le peuple aime les miracles, car ils lui enseignent qu'il peut aussi en faire. Le peuple aime les doctrines simples et sait les comprendre malgré les faux enseignements dont on le nourrit aux sources officielles. Le peuple croit en Dieu, en sa paternité réelle et non en sa paternité nominale ; il aime son père comme un enfant, avec foi, avec tout l'attachement et l'expansion

possibles, et se croit aimé de même de Dieu. On a effrayé le peuple avec des fantômes; les *fantômes* sont ses amis et le prouvent aujourd'hui en l'instruisant.

III

L'abord d'un précipice est souvent difficile lorsque les sens seuls sont éveillés à son aspect. Le danger inspire la crainte et émeut profondément l'homme lorsque le savoir et l'expérience ne viennent pas à son secours pour le soutenir et l'encourager. L'ignorance est le plus grand précipice que l'homme puisse rencontrer, et, s'il ne cherche pas constamment à l'éviter par la volonté, le travail et la persévérance, il arrivera pour lui un moment où il se croira perdu, malgré la vue du ciel bleu, des fleurs épanouies et des magnificences de la nature qui sourient au Créateur et aux créatures.

Je vois, hélas, partout des voiles recouvrant toutes choses. L'homme sur la terre ne se fait aucun scrupule d'écarter celui qui cache la science et de puiser à pleines mains dans ce trésor tout matériel, à vrai dire. Voyez l'énergie, la persévérance employées pour acquérir des notions élémentaires sur la vie humaine. Je contemple avec étonnement quelquefois l'avidité du savoir matériel de l'homme, lorsque ma vue se porte sur les trésors autrement précieux qu'on néglige encore de connaître et d'apprécier.

La science est électrique et refroidit l'intelligence de l'homme. L'œil du savant ne voit que les os ou la structure grossière des choses; pour lui il n'existe pas de prisme éclatant, de couleurs brillantes, de nuances qui s'aiment et s'enchaînent étroitement dans un embrassement indissoluble. La poésie des choses, qui forme

leur véritable vie, n'existe pas pour la science et pour celui qui s'en inspire. On chercherait vainement dans les traités académiques les hautes conceptions de la pensée, le vol élevé qui fait voir et connaître la nature intime et indestructible des choses.

La science traite avec les *os*. Quoique vrai, cet aphorisme peut sembler dur. Si un des apôtres de la morale amoindrit ainsi le rôle circonscrit de la science, il est prêt à admettre que la morale, malgré la supériorité qui la distingue de la science, n'est auprès des choses universelles que la partie charnelle.

Le *scientifique* et le moraliste sont deux êtres de la famille humaine préposés à deux missions différentes. Le premier est le pionnier auprès de la nature matérielle et des idées qui servent à la développer; le second remplit un rôle plus élevé et dispose d'un cercle plus étendu d'idées; mais ni l'un ni l'autre, ni les deux réunis, ne sauraient prétendre au plus haut emploi auprès de la création et se croire investis de la suprématie de la pensée ou de la vérité qui dirige en dernier ressort.

Le *scientifique* est aux choses matérielles ce que le moraliste est aux choses spirituelles. La pensée pour le premier est à l'état concret; pour le second elle est à l'état fluide. La nature entière se transforme pour ces deux êtres dans ces deux états, et toute cette manifestation différente n'est après tout que l'expression de leurs deux états individuels, le prolongement extérieur de leurs pensées différentes.

Le penseur superficiel sourira à cette définition; le matérialiste la trouvera vague, et le spiritualiste incomplet la trouvera trop matérialiste.

L'homme, le plus grand et le plus parfait des êtres après Dieu, n'est pas toujours nécessairement empri-

sonné dans les organismes, plus ou moins différents dans leurs formes, dont il se sert pour agir, soit auprès de la nature matérielle ou de la nature spirituelle, et il ne se trouve pas toujours en contact immédiat avec la manifestation de sa pensée.

La science enseigne que l'organisme c'est l'homme. On ne saurait plus matérialiser cette pensée que par cet axiome. On reconnaît par là que la science ne joue qu'un rôle rudimentaire et qu'elle circonscrit bien étroitement les capacités de l'être humain; elle ne s'arroe que le visible dans ses conditions présentes et elle proscrie présentement ce qu'elle est forcée d'admettre plus tard : l'invisible ou le spirituel.

La science spiritualise et divinise, on pourrait dire, la matière dans sa plus haute expression, en faisant de l'organisme humain le plus haut idéal, la cause principale de tout développement; si son cercle d'observation et d'étude ne s'étend pas au-delà du visible, c'est que sa mission se borne à ce rôle; on aurait tort de lui vouloir des ailes quand la sagesse divine lui assigne une mission plantureuse sur la terre et dans le visible.

La science proscrie l'invisible ou le spirituel lorsqu'il s'annonce et qu'il se rend visible à sa sœur cadette, la morale; mais elle régularise et méthodise plus tard ce que cette dernière rassemble; elle le fait, il est vrai, avec lenteur, avec beaucoup de circonspection et d'après des règles qui lui paraissent justes et irréfutables : en cela elle remplit tout simplement sa mission et son devoir.

La morale, embrassant l'étude du spirituel, a un immense champ d'observation; ses adeptes, par la clairvoyance, s'élancent à perte de vue dans les régions de la mentalité, lorsqu'ils ne s'attachent pas au matérialisme de la terre, lorsqu'ils se dévouent pure

ment et simplement à leur mission. La morale, néanmoins, est circonscrite aussi comme la science dans un cercle donné, au-delà duquel elle ne saurait aller sans s'embrouiller et se perdre. Au-delà du spirituel se trouve le divin ou l'éther. Ceux qui occupent ce règne de la pensée chérissent la philosophie au moyen de laquelle ils pénètrent partout. La philosophie ou l'état divin de la pensée humaine se résume dans des notions simples et claires que la science sait quelquefois admettre, mais que la morale répudie souvent même après examen.

L'antagonisme est une condition naturelle nécessaire à l'organisation et au développement de la matière. L'homme qui part du séjour divin pour remplir la mission ordinaire, se trouve nécessairement en antagonisme avec ses semblables qui sont dans d'autres états que celui qu'il occupe. Les trois états distinctifs de la vie humaine ont certainement l'effet de rendre la manifestation de la pensée de l'homme différente dans chacun de ces états et de donner à son organisme une manifestation différente aussi, mais le *moi* reste bien longtemps, sinon toujours, inaltérable partout et en tous lieux.

La chute de l'homme a perdu son caractère noir et repoussant, son entourage de théories rudimentaires et grossières qui fatiguaient l'intelligence et faisaient souffrir le cœur. Le développement matériel amené sur cette planète permet aujourd'hui à une partie de ses habitants de recevoir des révélations plus avancées et d'envisager la chute d'une toute autre manière.

La démonstration théorique de cette révélation faite en ce moment par une simple assertion, ne saurait satisfaire ceux qui croient plus au tangible qu'à l'inspiration de leurs pensées, ni même ceux qui admettent

la révélation comme chose incontestable et qui y croient par le fait de l'éducation ou de la transmission. La conviction est plus souvent une affaire d'habitude que de raisonnement pour un grand nombre, pour ceux surtout qui poursuivent les idées rapprochées du matériel, ou celles qui se fixent superficiellement sur le spirituel. Une idée quelconque n'atteint réellement son apogée d'existence qu'après avoir traversé l'état matériel et l'état spirituel. De toutes celles qui existent sur la terre aucune n'a encore complété ces deux étapes ; aussi reviennent-elles chacune à des temps périodiques sous une forme plus ou moins différente chaque fois, pour se défaire des entraves qui les embarrassent et pour agir d'une manière plus efficace sur l'organisme intellectuel de l'homme et par contre-coup sur toutes les parties de la nature matérielle qui l'entourent.

La philosophie du paganisme revit et revient dans les temps modernes d'une manière incontestable. Les sublimes idées de l'antiquité, après un long ensevelissement, apparaissent de nouveau dans l'horizon mental du jour et le cinglent de ses vives lumières. Quels sont les esprits forts qui pendant l'intervalle de ces deux époques ont pu croire à la métempsycose ou à la signification que cette doctrine comportait réellement pour ceux qui la professaient ? Cette idée sommeillait pendant ce temps pour les habitants de la terre. L'homme ancien et l'homme nouveau se rallient aujourd'hui bien étroitement de plus d'une manière en entretenant les mêmes ordres d'idées. Le nouveau et l'ancien se donnent une main fraternelle et le baiser de la bonne entente. Qui aurait cru à une conversion si difficile, en apparence du moins, et si grande par les résultats qu'elle fait déjà naître à vue d'œil ?

On chercherait vainement à faire croire à l'homme

dont la foi est encore enchaînée, que la chute a été un acte volontaire de la part de chacun ; que les misères de l'existence matérielle, sans compter celles qui ont lieu dans l'existence spirituelle, furent non seulement acceptées mais avidement recherchées par chacun des êtres qui peuplent et font agir ce monde. Les chapitres précédents offrent une suite précieuse d'exposés propres à convaincre celui qui est déjà initié aux doctrines renouvelées du jour ; mais celui qui est encore imbu des enseignements officiels et qui ne cherche pas le progrès de l'idée traitera dédaigneusement celle qui est propre à élever ses semblables et lui-même.

On fait beaucoup de cas du raisonnement et de la logique ; mais il est certain que ces deux agents de la pensée n'ont pas toute l'importance qu'on leur assigne. Ces deux agents ne pénètrent pas dans le for intérieur de l'intelligence ; ils ne représentent réellement qu'une partie inférieure ou extérieure de cette plus haute faculté de l'être humain. Le degré de la manifestation de la pensée de l'homme terrestre et de l'homme dans la région spirituelle, ne décèle tout simplement que le degré auquel il est rendu dans sa mission. Celui qui est encore nouveau dans cette mission possède un organisme grossier, propre à ne remplir que des œuvres rudimentaires. En prenant le raisonnement et la logique comme criterium, pour juger cet homme on dirait : voilà un être inférieur, une intelligence grossière ! C'est au moyen du raisonnement et de la logique que les peuples primitifs de la terre jugèrent que Dieu était un être sanguinaire, animé des plus terribles passions. C'est par ce moyen que les *scientifiques* reconnaissent à la matière le pouvoir de se transformer sans aucune aide extérieure. C'est par ce moyen que le moraliste imagine les théories les plus divergentes

sur la nature de Dieu et sur la mission de l'homme. C'est par ce moyen que l'homme proscrit le savoir, et c'est par un moyen tout autre, qui n'est guère connu, qu'il est forcé d'admettre ce qu'il a méconnu d'abord.

La science se sert du raisonnement et de la logique comme d'huissiers pour introduire dans son temple les idées, étrangères pour elle, qui sont déjà connues et reconnues ailleurs : de la morale et de la philosophie. La science a pour rôle principal de vulgariser les idées et de les rendre, pour ainsi dire, tangibles, afin qu'elles agissent directement et fortement sur la matière.

La morale se sert aussi, dis-je, du raisonnement et de la logique, mais elle le fait plutôt comme moyen auxiliaire qu'autrement. La meilleure preuve qu'elle n'en fait qu'un petit usage, c'est que ces codes ne sauraient supporter un examen sérieux de cette sorte. Le glaneur ramasse toujours plus de paille que de grain dans son travail. La morale est une glaneuse ou une porteuse d'idées, agissant entre la philosophie et la science ; son raisonnement et sa logique ne lui viennent que par ses rapports, plus ou moins constants, avec la science ; ils ne lui viennent nullement de la philosophie qui voit et connaît par le seul fait de sa proximité immédiate avec la lumière.

La morale qui est aussi l'interprète naturelle auprès de la science des grandes et simples idées de la philosophie, quoique recevant ses lumières directement de cette dernière, ne sait pas comprendre l'importance des idées dont elle est la porteuse. Lorsqu'elle se mêle de raisonner avec la science, ses arguments sont toujours faibles quoique assez souvent violents.

Ces dissertations forment la base indispensable pour asseoir, à mon point de vue, la question que je traite en ce moment. En établissant aussi succinctement que

je viens de le faire les vastes et les simples rouages de l'organisation universelle, j'ai voulu préparer d'avance mes frères terrestres à admettre cet enchaînement de faits comme chose incontestable et comme étant propre à réhabiliter l'idée méconnue de la dignité de l'homme.

La pensée est le produit direct de Dieu, comme la lumière physique est le produit direct du soleil. L'homme ne forme pas la pensée : il l'absorbe de Dieu. La pensée est le sens général de l'idée ; l'idée est la forme, la manifestation spirituelle de la pensée.

L'homme physique et l'homme moral reçoivent les idées dans des conditions différentes ; pour le premier les idées ont un caractère obscur, en raison de son éloignement du Grand Centre ; pour le second elles ont un caractère semi-obscur, vague et indéfinissable. Les idées, néanmoins, arrivent à l'homme, dans tout état, suivant les besoins généraux et particuliers. La réflexion de la pensée divine sur l'organisme intellectuel de l'homme, dans tout état, est constante, comme la réfraction de cette pensée vers Dieu l'est également. L'homme est nécessaire à Dieu, comme Dieu est nécessaire à l'homme.

Toutes les idées sont des certitudes ; si elles ne le paraissent pas toujours au point de vue général, elles le sont toujours au point de vue particulier ou personnel, pour celui qui les reçoit. Les idées quoique éternelles, comme la source d'où elles proviennent, n'en subissent pas moins pour tout cela des naissances périodiques avec des manifestations différentes. La renaissance des idées est aussi indubitablement vraie que la renaissance de l'homme, et *vice versa*.

Les idées qui ont présidé à la formation et au développement des mondes complets, au point de vue ma-

tériel, sont les mêmes qui viennent former les mondes nouveaux et les développer jusqu'au même point que les autres. Dieu préside à la formation et au développement de tous les mondes et l'homme exécute ses conceptions. Dieu ne se fatigue pas de concevoir et l'homme ne se fatigue pas d'exécuter.

Dieu n'est pas moins puissant et sage au commencement de n'importe quelle œuvre qu'il ne l'est à la fin. La cause ne change pas quoique ses effets se multiplient continuellement à travers des degrés qui servent à leur donner une forme et des existences différentes. Dieu est la cause médiate, l'homme la cause immédiate auprès de toutes espèces d'organisations matérielles et spirituelles. La cause immédiate ne change pas plus en réalité que ne le fait la cause médiate. Dieu est toujours Dieu et l'homme toujours homme, malgré les degrés de leurs manifestations respectives et immédiates auprès de la nature matérielle et de la nature spirituelle.

L'induction qui est le propre de la science sert à la connaissance des effets, mais non pas à la connaissance des causes. La déduction qui est le propre de la philosophie se trouve seule en rapport efficace avec les causes. Tout enseignement qui ne provient pas directement de la déduction manque de la vertu essentielle. Ceux qui proviennent de la morale sous forme dogmatique pèchent toujours contre le sens pratique et n'ont à vrai dire que la rêverie pour domaine.

L'humanité terrestre entre aujourd'hui dans une phase d'existence où les enseignements de la morale perdent beaucoup de leur ancien lustre. La morale tout en perdant gagne beaucoup par le développement que ses enseignements subissent par le fait des idées d'un ordre philosophique qui surgissent de toutes parts. La morale renaît aujourd'hui dans des corps plus déve-

loppés et elle pourra se manifester d'une manière plus avantageuse pour elle-même et pour l'humanité terrestre entière. Ceux, hélas, qui sont encore nouveaux dans le champ difficile de la vie pratique, seront les témoins de la rénovation de la morale par la réhabilitation de ses institutions et de ses coutumes, des mœurs et des idées de ceux qui les représentent officiellement, — une chose pénible à contempler ! Les révolutions sont toujours terribles pour ceux qui ne savent voir et comprendre que leurs détails, que leurs effets immédiats.

La morale ne retient pas longtemps l'homme dans ses bras sans l'énerver, sans le rendre impropre, en quelque sorte, à sa mission ; son embrassement est fébrile comme celui de la compagne de l'homme. Malheur à celui qui s'endort sur son sein et qui néglige de tendre plus haut, d'aspirer à la philosophie !

Les enseignements officiels de la morale, par la voie de la théologie, apprennent à l'homme des choses qu'il se hâte d'oublier du moment qu'il s'émancipe de sa tutelle. Ce n'est pas l'ingratitude qui éloigne l'homme de cette maîtresse et de ses maîtres et qui lui inspire de l'aversion ou de l'indifférence qui éloignent l'adolescent de sa mère et du toit qui l'a protégé. L'enfant émancipé de la tutelle de sa mère sait bientôt lui donner des conseils et des leçons utiles : de même l'homme émancipé des liens théologiques sait bientôt rassembler des idées d'un ordre supérieur. La mère ne sait pas blâmer et maudire son fils qui s'éloigne d'elle et qui professe une foi indépendante ; de même la théologie devrait agir envers ceux qui la quittent et qui s'inspirent à une autre source.

Le faible et le fort de la morale, c'est de rabaisser l'homme dans sa propre estime et par contre-coup de rabaisser la Divinité. Cette assertion n'est pas seulement

basée sur quelques-uns des enseignements de la théologie, mais sur la plupart. L'inspirateur de ce chapitre, après un long professorat de théologie sur la terre, sincèrement suivi, s'aperçoit aujourd'hui que ses enseignements d'autrefois n'étaient qu'un reflet obscurci de la lumière divine, et que les lumières morales du jour, commentées et expliquées par les docteurs de l'autel, ne sont nullement propres à relever l'humanité terrestre de son état ni à lui donner des notions claires et précises sur son origine, sur sa destinée, présente et future, ni sur la nature de Dieu.

L'aveugle qui tâtonne ses pas et qui craint à tout moment des précipices, agit exactement comme font les théologiens dans leur marche sur la terre ; les plus éclairés ne pérorent d'après aucun principe et leurs inductions sont autant de vaines théories. La théologie est un assemblage hétérogène de molécules d'idées qui s'enflamment sur la terre à la manière de l'hydrogène, sans éclairer personne. Que peut-on voir à travers une lumière sombre et trouble, sinon des fantômes fantastiques !

Que font voir les lumières de la théologie?... des monstres ! La nature entière apparaît lugubre et révoltante. Dieu même semble être le plus terrible ennemi de l'homme et de ses œuvres. Le ciel est un chaos par le manque de mouvement, ou de vie active, qui est la première condition en toute chose. On cherche en vain à voir à travers cette nébuleuse lumière un rayon bien distinct d'amour et de sagesse. On frissonne d'effroi et de stupeur à la vue des guerroyantes manifestations de la Divinité qui foule sous ses pieds... ses enfants ! On cherche en vain le but avoué ou probable de telles scènes, de telles horreurs. La somme nette et explicative de tout ce cauchemar n'est propre qu'à prouver de

la manière la plus irréfragable, pour tout homme en possession du sens commun : que l'être humain apparaît comme étant un million de fois meilleur que Dieu.

Toutes les idées, ai-je dit, sont des certitudes. Comment réconcilier cet axiome avec les idées de la théologie reconnues par moi comme mensongères ? Le mensonge est un mauvais emploi ou une perception oblique de la vérité ; par conséquent, je donne une atténuation importante à ce mot. Les lumières morales n'appartiennent qu'à l'ordre négatif, et comme telles elles ne représentent qu'un côté obscur de l'intelligence.

L'homme, en partant du séjour divin, ne va pas à la recherche de Dieu (telle n'est pas sa mission) ; il s'en éloigne pour chercher la matière, pour travailler la matière et pour former des mondes habitables. La morale, par la voix de son interprète, — la théologie — enseigne que l'homme a été *chassé* du séjour divin et que sa mission ne consiste qu'à chercher Dieu. La philosophie, quelque élémentaire qu'elle soit encore sur la terre, enseigne que l'homme est un être nécessairement progressif, par conséquent qu'il ne saurait se perdre et qu'il n'a jamais été perdu.

Arrêtons-nous un instant sur ces deux idées si différentes et embrassons avec l'œil de l'intelligence l'horizon lointain qui se dévoile. L'infini ne renferme pas l'erreur et ne décourage pas celui qui l'interroge. La nature est active partout ; nulle part le vide ne se trouve. La pensée ailée ne connaît pas la distance. Que ceux qui ne peuvent nous suivre ne nous accusent pas de folie et d'intentions mauvaises.

Les vagues du présent et de l'avenir déferlent sur nous et nous inondent parfois, mais nous surnageons bientôt après. Les difficultés idéales ne détruisent pas

les capacités de l'intelligence, elles se brisent elles-mêmes en l'assaillant.

Le présent ne nous apporte que l'écume de l'avenir. L'homme sur la terre ne se contente pas de rester sur le rivage des mers ; son ardeur et son courage le poussent à des entreprises lointaines sur ces nappes immenses pour lui ; il va chercher au loin l'inconnu et l'invisible. Des milliers et des milliers d'entreprises malheureuses, accompagnées de désastres indescriptibles, ne l'empêchent pas de s'exposer de nouveau aux mêmes périls, pour découvrir ce qui reste encore à être connu. Traite-t-on de fous ceux qui s'aventurent ainsi ? Doit-on par là même traiter de fous ceux qui s'aventurent sur les mers inconnues de l'avenir et qui vont chercher les terres fermes de la pensée ?

Que ceux qui ne veulent pas entreprendre un voyage de long cours sur cet élément, si peu connu encore, se fassent caboteurs et parcourent les côtes mêmes qui les entourent. Examinez et connaissez la miniature, si vous n'avez pas la hardiesse et le courage d'aller contempler et de connaître le grand, l'immense tableau qui se déroule au loin. Prenez la loupe de l'examen et non pas des verres obscurs pour accomplir ce travail. Interrogez les faits du jour si vous ne pouvez en comprendre les aspirations. Foulez la terre avec amour et non avec dégoût ; aimez cette mère nourricière qui fournit à vos besoins matériels et qui se pare de fleurs pour plaire à vos sens. Regardez le ciel bleu et le ciel sombre, comme étant deux conditions nécessaires au développement de toutes choses. Tout en formant partie de la masse humaine, sachez conserver votre individualité. Tout organisme intellectuel est appelé à agir par lui-même.

Examinez attentivement l'organisme individuel, que

la science nomme le *moi*, et que la morale dédaigne. Voyez si cet assemblage d'organes, de molécules réunies en un seul tout, forme réellement le principe individuel, l'être enfin. La science et la morale reconnaissent l'individualité humaine. La science ne lui assigne une existence que sur la terre ; la morale, tout en lui reconnaissant une existence terrestre, dans l'organisme physique, prétend néanmoins que l'individualité n'existe complètement que dans la région spirituelle. La science et la morale en raisonnant ainsi, en arrivant à ces deux définitions différentes, ne dépassent pas les points de vue de leurs sphères respectives ; elles ne sauraient voir au-delà de l'horizon qui les entoure, dans lequel elles sont renfermées. L'aspiration de la science c'est de faire de la terre un paradis ; c'est le but qu'elle se propose et qu'elle poursuit constamment. Quelle est l'aspiration de la morale ? Demandez à ses professeurs qui sont mécontents du séjour terrestre. Ne diront-ils pas que la morale a la mission de préparer l'homme au bonheur final du séjour spirituel ? Aux yeux de la science, l'existence terrestre représente réellement la mission première et finale de l'homme. Aux yeux de la morale, l'existence spirituelle est la seule où l'homme puisse trouver le bonheur complet et où il doive se fixer pour toujours après son départ de la terre. La morale se trompe-t-elle par cette déclaration ? L'eau qui s'évapore se spiritualise, mais elle descend sur la terre en rosée ou en pluie ; de même l'homme redescend sur la terre après un séjour plus ou moins long dans la région spirituelle qui entoure la terre. La science et la morale ne sont pas encore arrivées au développement nécessaire pour constater et reconnaître ce fait ; mais ce fait n'en existe pas moins pour cela.

Mais laissons de côté ces faits inconnus pour le grand

nombre et occupons-nous de ceux qui, quoique admis, sont en réalité bien peu connus.

On établit la déchéance de l'homme avec l'évidence palpable du progrès devant les yeux. Comment qualifier le raisonnement de ceux qui déraisonnent ainsi? Mais, diront les sectateurs de la science, ce sont les acolytes de la morale qui commettent cette absurdité; nous, nous traitons avec les faits!

La parole qui rend compte d'une idée est fluide aussi bien que l'idée elle-même, mais l'idée se symbolise ou se matérialise pour les sens matériels dans un fait. Au point de vue de l'œuvre, la parole est inférieure à la main agissante; par là même la morale est inférieure à la science dans la mission créatrice de l'homme. La science prêche la terre; la morale prêche le ciel qui entoure la terre. Il est évident que la science a la raison de son côté. L'homme se brutalise nécessairement pour organiser et développer la matière. Il vaudrait autant s'attendre à ce que le mineur de charbon ne se salît pas en travaillant, que de croire que l'homme puisse faire un monde sans être sujet aux difficultés qui appartiennent à une telle œuvre, sans se noircir à un tel travail.

C'est le spirituel qui descend vers le matériel; c'est le ciel qui s'incarne sur la terre. Dans quel but? La raison en est bien évidente pour tous, car tous s'y soumettent: c'est de travailler au globe qui vous porte. La mission de l'homme est certainement matérielle. Le travail des mains, celui du cœur, celui de l'intelligence, se reportent toujours sur quelque objet matériel, d'une sorte ou d'une autre.

L'homme ne doit pas s'attendre à éviter de suite tous les embarras qui pavent sa route. La morale crie et

prêche contre les embarras ; la science les étudie, les analyse et les utilise.

Les idées qui traversent le cerveau passent à travers le cœur, mais pour se rendre aux mains. La main est l'agent actif de l'intelligence : le cœur n'est qu'un foyer négatif comme le zinc dans une batterie.

Quelque positive que soit la science et quelque absolue que prétende être la morale, ni l'une ni l'autre sur la terre et même dans le monde spirituel, dès à présent, ne sauraient dire où se trouve le *moi* qui questionne et qui répond par ses appareils organiques. Mais dira-t-on, où est l'homme s'il n'est pas dans son organisme ? L'homme est-il un mythe ?

IV

L'organisme humain est un automate qui, par l'arrangement de ses rouages, agit d'après la pensée qui l'a façonné. La science et la morale veulent que cela soit l'homme. Ces deux agents de la pensée ne font que tenir compte du progrès matériel et spirituel, comme l'aiguille d'une pendule marque l'heure du temps qui s'écoule. Il vaudrait autant dire qu'une pendule est un ouvrier, que de dire que l'organisme humain peut plus qu'un organisme de l'ordre animal ou que tout autre organisme dans les règnes inférieurs, qu'on doive le considérer comme le *moi* lui-même ?

La science a ses données exactes ; la morale a ses données absolues ; l'une et l'autre, néanmoins, ont une atmosphère éthérée que les profanes ne respirent guère, ou, lorsqu'ils la respirent, ils ne voient rien ou ne comprennent rien. On nomme cela la philosophie naturelle et la philosophie morale ; mais la philo-

sophie pure est encore à venir sur la terre et même dans son ciel ou dans son atmosphère spirituelle.

Cerveaux humains, fonctionnez sur la terre; faites agir l'organisme qui dépend de vous; de toutes manières le développement matériel en sera le résultat. La morale vous dira : le développement spirituel en sera le résultat. La pluie descend sur la terre pour la fertiliser; de même le spirituel descend et redescend dans l'humanité terrestre pour la développer.

Les organismes humains se perfectionnent, et vous dites : c'est l'homme, le *moi*, qui se perfectionne. L'homme, dites-vous, est un effet et en même temps une cause; mais tout autre effet au-dessous de lui n'est-il pas également une cause vis-à-vis de choses encore inférieures? L'enchaînement ininterrompu de la nature, depuis l'objet le plus infime, n'existant encore qu'à l'état d'atome simplement, jusqu'à l'objet ou l'être le plus développé qui se rapproche le plus du Créateur ou de la Source Suprême de toute vie, ne démontre pas qu'aucune de ces parties externes de la pensée primordiale soit douée de la qualité d'individualité dans le véritable sens du mot.

La parole est toujours un obstacle à la pensée quoiqu'elle soit son aide. Malgré tout ce qui a été dit sur la terre et dans son ciel sur la nature de l'homme, on n'est pas encore parvenu à le définir, pas plus qu'on n'a pu définir Dieu. Tout est question ouverte. L'infini ouvre ses bras à toutes les idées et les embrasse toutes avec amour. Tous les organismes ou les êtres, si vous voulez, s'entre-choquent et se brisent pour naître dans d'autres conditions.

La parole se révèle aujourd'hui sur la terre d'une manière bien différente d'autrefois. Les acceptions ont changé; les modifications successives lui ont donné un

autre sens qu'elle n'avait pas.. L'abstrait s'est simplifié; est-ce à dire qu'il soit arrivé à son dernier terme de développement? L'infini n'existe-t-il pas aussi bien en avant qu'en arrière?

On donne le nom d'hypothèse à toute idée nouvelle non sanctionnée par l'opinion publique, ou par ceux qui s'en font les directeurs. La marche progressive de la pensée est lente mais sûre. Toute idée arrive dans ce monde avec un droit incontestable, quoique souvent contesté. Toute idée renferme une essence que l'opposition elle-même fait connaître et apprécier. La grandeur de l'opposition décèle généralement la valeur ou la grandeur de l'idée qu'elle attaque. Il importe donc plutôt de s'en réjouir que de s'en chagriner. L'opposition est certainement le meilleur porte-voix que toute nouvelle idée puisse désirer. L'esprit d'opposition, ou l'esprit conservateur, peut-il savoir se taire dans son propre intérêt? Le conservatisme est toujours le présent s'acharnant contre l'avenir; le présent par ses cris et ses violences fait connaître son mal et le mérite de l'avenir qui le remplace.

Le mouvement intellectuel est constant, mais il y a des périodes où il est plus accentué ou plus visible. O XIX^e siècle, que tu es grand! tu es grand de tous les siècles passés et ta haute taille te permet de voir dans un brillant avenir. Tes yeux interrogent sans crainte l'invisible et ta parole redit aux hommes les anciens mystères oubliés et les proclame avec de nouveaux développements. Le génie inspire et anime le grand nombre au lieu d'être restreint, comme autrefois, dans quelques cerveaux isolés. Tu vis pour tous; tu embrasses tout dans une étreinte suprême d'amour et d'intelligence. Ta main mâle et hardie ose soulever le voile de l'inconnu pour faire connaître les merveilleux secrets

de la nature. Tu cueilleras en conséquence une immense somme de vérités.

O éternité ! Ta voix est grondeuse et menaçante pour les oreilles peu développées. Tous les sens à l'état rudimentaire redisent la pensée divine, mais sur des notes élémentaires. Ces cordes de l'organisme humain sont les interprètes de la pensée divine auprès de la nature matérielle. Le concert individuel ou collectif qu'elles forment lorsque le souffle divin les effleure est de triple nature ; la puissance, l'amour et l'intelligence en forment l'essence ; mais chacune de ces notes se distingue par une infinité de nuances particulières à son espèce. La manifestation d'un même son à travers la distance varie de nature dans son parcours : de même la puissance, l'amour et l'intelligence sont différents dans leur manifestation suivant les âges et en raison du développement des organismes humains qui servent à les accuser.

La pensée divine se divise ou se répand sur toutes choses lorsqu'elle s'échappe du Grand Centre qui l'élabore ; elle traverse l'organisme humain individuel et collectif et se répand sur tous ceux qui forment les règnes inférieurs de la nature. Est-ce à dire que le rayonnement de la pensée du cerveau humain soit une action indépendante, relevant du libre-arbitre de cet être ou de cet organisme ? L'immédiat n'est que l'expansion du médiat. En faisant de toutes les idées consacrées et reconnues le piédestal d'une nouvelle interprétation cosmopolitaine, on ne les viole nullement dans leur pureté intrinsèque, on ne les voue pas au mépris, pas plus qu'on ne méprise dans la famille le père et la mère qui s'éclipsent pour faire place à leurs continuateurs — les enfants. — La famille se continue toujours, mais dans de nouvelles conditions : de même les idées. L'enfant

n'est pas une profanation du père et de la mère : de même les idées nouvelles ne sont pas une profanation des idées reconnues ou consacrées. •

La morale s'est beaucoup préoccupée du libre arbitre, ainsi que la science. Les docteurs de ces deux ordres ont beaucoup tâtonné sur ce sujet sans l'épuiser, ni même sans lui donner une physionomie satisfaisante. Les penseurs de tout ordre ont toujours vu la fatalité venir renverser, en partie du moins, leurs théories les mieux conçues et les mieux arrangées ; la plupart ont pris la fatalité pour le hasard, comme si cette idée valait grand'chose dans le raisonnement. C'est la morale surtout qui s'est faite le prôneur et le défenseur par excellence du libre arbitre. La science ne s'est pas faite absolue sur ce point, souvent au contraire elle s'est acquis la réputation de matérialiste par ses idées tant soit peu fatalistes.

La morale veut que l'homme soit responsable de ses actions ; elle fait la Cause Suprême impeccable en théorie, mais très faillible en pratique, en réalité ; elle rend l'effet responsable, mais la cause irresponsable. La glorification de l'Être Suprême est un élan naturel, une réfraction logique, mais cet élan n'est bien exprimé que lorsqu'il s'élabore dans l'intelligence, ou que l'intelligence le guide. Le sentiment est le propre des natures faibles. La glorification de l'Être Suprême par le seul fait du sentiment n'est au plus qu'une fumée ; celle qui se fait au moyen de l'intelligence est une vive lumière.

Celui qui ne veut ou qui ne peut théoriser que sur l'effet et qui craint d'envisager la cause ne peut guère s'attendre à arriver à aucune conclusion raisonnable. Il serait oiseux néanmoins de s'attendre à ce que la morale soit jamais réellement sérieuse et forte dans le raisonnement ; la femme ne devient jamais homme : la

morale ne devient jamais science et encore bien moins philosophie. La science, la morale et la philosophie sont trois états distincts de la pensée divine qui ne se démontrent sur les globes qu'à des ères différentes, comme effet général.

L'ère morale actuelle ne reconnaîtra pas, du moins officiellement, les vérités essentielles qui seront proclamées par quelques bouches sur la nature de la Cause Suprême, malgré les démonstrations les plus éclatantes qui lui seront offertes. L'homme sage ne s'attend pas à voir une plante fleurir avant son temps. L'éclosion générale de la philosophie n'arrivera que lorsque l'ère morale aura rempli sa mission sur la terre. Cela, néanmoins, ne saurait entraver l'action de ceux qui sont préposés à lui préparer ses voies. Tous les mécanismes intellectuels expriment la pensée divine, mais tous ne sont pas doués au même point de la faculté d'en exprimer les hautes notions.

Reconnaître que l'homme dans les deux états, matériel et spirituel, n'est qu'un organisme, ou une chose, comme tous les autres organismes ou les autres choses au-dessous du règne humain, c'est jeter un terrible brandon parmi les théories admises et même parmi celles qui n'ont pas cette qualité officielle et qui sont sensées être bien avancées. Les traits les plus envenimés pleuvront contre cette doctrine. Celles qui ont précédé celles-ci n'ont-elles pas eu à subir le même sort? Cela a-t-il eu l'effet de causer leur mort, ou bien de leur communiquer une plus grande vitalité?

C'est du matérialisme raffiné que cette doctrine, diront ceux qui marchent dans les sentiers battus, dans les routes commodés. C'est un horrible blasphème contre la vérité que cette inique théorie, diront ceux qui tâtonnent partout sans rien comprendre. Quoi que vous

fassiez les uns et les autres, cette doctrine fleurira sur la terre et dans vos cerveaux : elle aura l'effet d'émousser les passions grossières qui l'activent aujourd'hui.

Qu'importe d'où cette idée vienne immédiatement ! Elle ne saurait perdre en valeur ni par la discussion ni par la persécution. Cette idée vient de la Source d'où toutes les autres sont venues. Elle vient en germe comme toutes les autres ont commencé, et comme toutes les autres elle fleurira et étendra ses rameaux victorieux et bienfaisants.

C'est une révélation ! diront par moquerie les pessimistes et les illuminés à courte vue. C'est la folie déchaînée ! diront les premiers. C'est le diable qui souffle cela ! diront les derniers. — Que n'a-t-on pas dit contre tout ce qui a grandi sur la terre ?

L'élaboration des idées dans le cerveau humain est un fait constant et évident, diront les *scientifiques* et même les moralistes, malgré leurs réticences habituelles dans le raisonnement. L'homme a le libre arbitre, puisqu'il l'exerce tous les jours. Sa volonté personnelle ne se démontre-t-elle pas constamment dans les moindres actes ? La volonté n'est-elle pas le meilleur témoignage du libre arbitre ?... Ce libre arbitre, sachez bien que tous les mécanismes des règnes inférieurs l'ont également. S'ils ne l'expriment pas dans le langage humain et de la même manière que leurs aînés, ils l'expriment dans le leur et de la manière qui leur est naturelle ; voilà la seule différence.

Ce que vous appelez vie inerte, dans le langage scientifique, est doué de mouvements, de volonté dans le même sens que chez l'homme. Ce que le moraliste nomme perversité est une sage dispensation qui sert à maintenir l'équilibre et à amener le progrès. Imaginez d'abord une batterie sans pôle négatif, avant de nier

l'utilité et la nécessité de la vie inerte et de la perversité. Trouvez d'abord les lois naturelles en défaut avant de vous croire supérieurs à elles et indépendants d'elles dans vos conceptions et dans vos actions. Pouvoir dire : je veux, et même agir en conséquence, cela ne prouve pas la liberté de volonté et l'indépendance de ceux qui ne veulent et n'agissent que comme instruments.

Il y a trois courants qui agissent sur le cerveau humain, dans toutes les sphères, et ces courants proviennent de la Source Suprême, qui forme, alimente et développe tous les organismes. Le cerveau humain est disposé de manière à recevoir chacun de ces courants séparément ; à travers l'organisme entier il y a des voies où chacun de ces courants circule et provoque des actions opposées qui se marient dans l'ensemble. Vous dites : je veux ; mais cette volonté est triple. La volonté générale comme la volonté individuelle (pour parler le langage reçu) prend trois intonations différentes qui s'entrechoquent et se joignent dans un même accord dans l'ensemble.

Si l'homme, ou l'organisme humain, sert de porte-voix et d'instrument à Dieu auprès de tout ce qui lui est inférieur, cela ne le rend pas le maître de ses actions et de ses destinées, cela ne le constitue pas cause véritable. L'outil qui fabrique un objet quelconque n'est pas l'ouvrier. L'homme qui est l'œuvre et l'outil de Dieu n'est pas autre chose qu'un organisme à l'usage de la pensée divine. La volonté en l'homme, qui produit, qui détruit et qui amène des changements dans les choses, démontre-t-elle réellement le libre arbitre humain, ou simplement le libre arbitre de la Cause Suprême ?... Un raisonnement circonscrit ne saurait arriver à une définition satisfaisante sur ce sujet. Il est fatteur pour l'homme de se croire un agent indépen-

dant, dont toutes les pensées et les actions relèvent de lui-même : mais cette présomption ne reposant que sur des indices vagues qui changent continuellement d'aspect et de nature, n'est pas propre à satisfaire l'aspiration élevée qui tend à la découverte de plus grands horizons. La recherche de l'inconnu ne se borne pas qu'aux choses matérielles, ou aux choses spirituelles. La plus grande découverte à obtenir est celle qui sert de clef à toutes les autres. Quelle est cette découverte ?

On dit que l'homme est un microcosme, par conséquent la connaissance de l'homme est la connaissance par excellence. Que la morale parle de la connaissance de Dieu comme étant la connaissance suprême, c'est redire en d'autres termes la même chose. Que la science veuille que l'homme n'existe qu'à l'état matériel, c'est voir exactement ce qu'il lui incombe de connaître pour le moment.

N'allez pas à la science pour apprendre des connaissances spirituelles, même celles qui concernent directement la nature intime de l'homme. La science n'est appelée qu'à voir la structure extérieure de tous les organismes. La science et la morale ne sont que des agents officiels qui tiennent surtout à la lettre dans leurs deux états. Regardez le bagage de documents qu'il faut à la science et à la morale pour s'expliquer. Que d'in-folios pour former leurs bibliothèques ! La science est forcée de beaucoup parler et de beaucoup écrire, pour que la lumière se fasse. La morale est également forcée de beaucoup tâtonner pour pouvoir s'assimiler même les reflets des lumières qui lui viennent de la science et de la philosophie. La morale, lumière pâle et vacillante, agit sur les marées des idées et en provoque le flux et le reflux, sous la direction inconsciente pour elle de la philosophie ; elle fait le beau temps et le mau-

vais temps sur la terre et même dans la sphère spirituelle de chaque globe ; elle provoque des tempêtes épouvantables à des époques déterminées, non par elle-même, mais par la philosophie qui la dirige. Cette mère des idées conçoit dans la souffrance ; elle crie, elle pleure lorsqu'elle est forcée d'émettre le fruit que la philosophie a mis dans son sein ; elle aime, elle caresse et elle défend courageusement ce fruit tant qu'il n'est pas arrivé à maturité, tant qu'il se complaît sous sa tutelle maternelle ; mais du moment qu'il s'émancipe de celle-ci et qu'il accepte la tutelle paternelle — de la philosophie, — cette mère tonne et lance des éclairs qui illuminent tout en dehors d'elle-même.

Si cette description n'est pas propre à éclairer ceux qui ont les yeux ouverts, que faudra-t-il donc pour ceux qui les ont fermés et qui tâtonnent leur chemin au travers de la vie ?

De même que la tête ne forme, sous le rapport du volume, qu'une faible partie de l'organisme humain, ainsi les sommités du corps social ne sont qu'en petit nombre. Les sommités scientifiques et morales ne sont pas revêtues du vêtement de la popularité parmi la masse de leurs confrères respectifs.

La science officielle repousse de son sein ceux de ses membres qui dépassent leur corps et qui en forment la tête ; de même la morale officielle repousse et condamne ceux de ses membres qui embrassent les horizons élevés de l'amour et de la charité. La science philosophique et la morale philosophique sont deux hauteurs où se résument la pensée sous ces deux aspects, et où ne sauraient vivre ceux qui sont nourris de passions grossières, ou qui ont encore à subir un travail violent.

La science et la morale ont chacune une tête contre laquelle se révoltent constamment ceux qui n'en for-

ment que le corps. La terre et le ciel sont aussi deux rebelles qui violentent le monde des causes. De cet antagonisme naissent la variété, l'harmonie et le progrès. L'antagonisme est une chose évidente même entre deux molécules de n'importe quel règne.

Les maladies, ou l'état négatif, sont représentées au spirituel, ou au moral, sous le nom de vices. Pour le philosophe scientifique et moral, ce sont deux états inhérents à l'organisme matériel et spirituel, qui remplissent un rôle important dans la vie. Ne demandez pas néanmoins la sanction du grand nombre pour reconnaître cette théorie, car elle vous ferait défaut. Les idées qu'un chacun reçoit et qui prennent une forme de système philosophique sont un dépôt sacré qui a la conscience pour dispensateur immédiat.

Mais, diront le moraliste passionnel et le moraliste superficiel, la pensée divine ne saurait s'accuser sous des aspects si opposés ? Ils ajouteront : si l'homme n'est simplement qu'un organisme, il n'a aucune volonté à exercer, aucune responsabilité à encourir ; l'évidence prouve, néanmoins, que le libre arbitre humain existe et que toute contravention aux lois est suivie de pénalités ; la conscience n'est-elle pas une chose personnelle qui guide, qui retient et qui souffre elle-même de toute contravention et qui fait souffrir l'organisme matériel et l'organisme spirituel même ?

La pensée divine en se manifestant d'une manière générale sous trois aspects différents au moyen des trois classes de l'humanité, soit dans la région matérielle, soit dans la région spirituelle, ou sous des nuances différentes encore dans chaque organisme humain, connu maintenant sous le nom d'individualité, quoiqu'étant soumise dans l'action, dans chaque classe et dans chaque individu, au contrôle régulateur

de la conscience, il ne s'ensuit pas que ce pilote fasse partie immédiate de la machine.

Le vice et la vertu sont-ils deux choses qui proviennent de la pensée divine ? Le mal et le bien peuvent-ils avoir une même source ? En répondant oui à ces deux questions qui ont un même sens, c'est faire un paradoxe insoutenable aux yeux de la logique ordinaire et révolter ceux qui sont encore dans les bas-fonds de la vie intellectuelle.

La CAUSE produit tout effet et est responsable de toute action !

Cela est simple comme une addition, mais ne sera admis que par ceux qui peuvent le comprendre.

Le langage, la théorie, s'exprimant et se formant au moyen de l'organisme humain, quoique dénotant la pensée divine, fait voir aussi en même temps l'état et la valeur de l'organisme reproducteur. Le développement matériel ou social et le développement spirituel ou moral produisent nécessairement des actions en conséquence. La civilisation du jour sur la terre est supérieure à ce qu'elle était ; cela est ainsi parce que l'organisme humain est plus développé que dans les âges précédents. Cet état est difficile à définir, à établir, si on ne regarde que la forme extérieure de l'organisme humain ; la plus grande facilité du bien-être pour le grand nombre, n'est-elle pas aussi un indice certain de la différence entre ces âges ?

C'est au moyen de la volonté et du libre arbitre humain, direz-vous, que ce changement a été obtenu. Tout progrès, ajouterez-vous, est dû au travail dirigé par la pensée humaine. Qu'est-ce que le cerveau humain au moyen duquel la pensée se manifeste et qui la répand par toutes les voies de l'organisme entier ?... Physiologistes, vous n'en connaissez rien, ou très peu

de chose. Psychologistes, vous n'en saisissez encore que quelques rayons qui s'en échappent. Foyer microscopique, tantôt ardent, tantôt pâle et tantôt obscur, tu ne reflètes rien par toi-même. Les lumières et les ombres que tu reproduis sous tant de milliards de formes étherées, fluidiques et accentuées, dans quelque sphère que tu sois, rapproché ou éloigné de l'Eternelle Intelligence qui t'anime de ses rayons, tu n'es qu'un miroir convexe par le haut et concave par le bas.

La pensée divine qui se reflète sur cette terre et sur chacun des organismes de toute espèce qu'elle renferme, se manifeste ailleurs dans d'autres mondes autrement grands que celui-ci, et plus avancés sous tous les rapports. Le *moi* qui se répercute dans chaque organisme, dans tous les mondes existants, n'est simplement qu'un écho de l'Individualité Eternelle et Créatrice. Chaque bouche qui dit : je suis, répète faiblement ce que tous les rayons de la pensée divine révèlent depuis toute éternité dans l'espace de l'infini. L'organisme animal, végétal et minéral ne disent-ils pas aussi : je suis, dans le langage qu'il leur est donné d'avoir ? Est-ce parce que l'organisme humain le dit d'une manière différente des autres que cela importe beaucoup et fait une différence dans l'essence de la question ?

Des milliards de milliards de mondes se forment dans l'ombre et croissent et se développent d'abord avec difficulté ou lentement, comme tout commencement de travail quelconque. La période physique est sombre parce qu'elle naît dans l'obscurité. L'existence physique d'un monde, ou de milliards de mondes à la fois, comprenant l'existence de tous les organismes qui servent à les former et à les développer dans ce premier état, est de bien courte durée comme point véritable. Cette

période est grosse néanmoins d'événements particuliers et généraux aux yeux de l'humanité qui façonne ces mondes à ce premier degré. Que d'archives pour les contenir ! Arrive la seconde période, ou l'aurore précédée du petit jour. On assiste à des mouvements qui se définissent dans des œuvres plus avancées, plus uniformes ; les parties se joignent et se cimentent plus étroitement. La fraternité naît et impose ses lois à tous les règnes. L'aurore, néanmoins, quelque beau qu'il soit, n'est pas le jour. La période intermédiaire a naturellement trois nuances distinctes, comme toute autre période. La dernière nuance illumine déjà ce monde. Qu'arrivera-t-il ?

Le monde marche en avant et non en arrière ; le progrès, par conséquent, est le résultat qui viendra rendre cet âge supérieur à celui qui vient de s'écouler. Les idées nouvelles, ou renouvelées, qui inaugurent ce troisième âge de l'ère morale actuelle se dessinent hardiment et prennent déjà un essor prodigieux. La synthèse morale se forme sous des auspices favorables ; les entraves qu'elle rencontre sur son chemin sont des moyens qui contribuent plutôt en sa faveur qu'elles ne lui nuisent. Il n'est pas dans la nature des choses que les changements qui s'opèrent en aucun temps rencontrent l'approbation du grand nombre et surtout des têtes officielles qui commandent en grande mesure à l'opinion publique ; l'ignorance d'une part et l'ambition de l'autre font toujours que les idées nouvelles sont méconnues dans leur nature et leurs tendances : en heurtant les intérêts plutôt que les opinions reçues du monde officiel de toutes les classes, elles s'exposent de ces deux côtés à une mauvaise réception.

Il y a des idées qui semblent des montagnes infranchissables à quelques-uns et qui paraissent à d'autres

des précipices béants de perdition. Le petit nombre, lui, regarde tout froidement et avec intérêt. Les différentes classes d'êtres agissent d'une manière particulière, suivant leurs différents états et d'après la forme des idées qu'elles reçoivent et pour lesquelles elles sont proposées. De cette variété d'états et d'individus naissent le mouvement, le progrès et l'harmonie qui ne se démontrent qu'à ceux qui savent bien voir.

On se sert souvent indifféremment des mots idée et pensée pour exprimer la même chose. La pensée est un tout qui comprend trois ordres d'idées ou de nuances particulières. Les idées ont aussi leurs nuances, comme la pensée, et même chaque atome d'idée est triplement nuancé.

La pensée divine, pourrait-on croire, met bien du temps à se manifester sur cette terre, puisque nous ne sommes encore arrivés qu'à la manifestation intermédiaire ou à la nuance seconde de cette pensée et de ses effets; mais que sont les milliards de siècles dans la balance du temps? D'après le système exposé dans cet écrit, ce serait la pensée divine elle-même, dans son prolongement extérieur au moins, qui témoignerait de la lenteur de la marche des choses, puisque l'homme n'est représenté que comme un organisme. Comment réconcilier cela avec les données intuitives de la perfection inaltérable de la Cause dans toutes ses parties? Raisonnerons-nous sur ce point qui paraît si difficile, si inexplicable? Tout s'explique par le raisonnement quand les idées sont devenues des faits, mais non autrement. A quoi donc alors servirait le raisonnement sur ce sujet? Le raisonnement appliqué aux idées qui n'ont pas encore droit de cité sur la terre, ne sert qu'à déblayer leurs voies d'entrée, à épousseter les rayons qu'elles occuperont dans le cerveau. L'auteur

ou les auteurs de cet écrit présentent le fruit de leurs inspirations, dont ils ne prétendent même pas expliquer le *modus operandi*.

Toute idée est le représentant d'un principe qui la gouverne. Le raisonnement terrestre établit que tout effet est le produit d'une cause. Partant de ce point admis, que serait-ce donc que la manifestation entière de la nature, aussi bien dans l'ordre des idées que dans celui des faits, sinon le produit direct de la Cause nommée Dieu !

Au point de vue de la science et même de la morale, le changement en toute chose, d'où découle le progrès, et qui procède par la destruction ou la transformation, pour arriver à ce résultat, est reconnu comme juste et nécessaire. Pour amener cette destruction ou cette transformation, ne faut-il pas que la pensée divine, dans chacune de ses nuances, soit armée du moyen propre à l'exécution ?

Tous les systèmes sont des assemblages d'idées qui concourent au développement de toutes choses. Ceux qui ont le titre de nouveautés ont parfois un caractère qui ne plaît guère au grand nombre et à ceux qui le dirigent, et ils sont stigmatisés dès leur naissance ou leur apparition par l'opinion publique. L'incompris a toujours les honneurs du dédain et de la persécution. Le succès immédiat n'est le résultat que des idées déjà connues, arrangées dans une forme nouvelle.

Le système, dont cet écrit représente une ébauche, sera certainement voué au mépris de ceux qui ne peuvent voir au-delà des opinions reçues. L'aveuglement n'est pas une condition favorable pour voir au-delà. La découverte du Nouveau-Monde et la relation de ses merveilles, semblaient aux anciens une mythologie propre seulement à amuser l'imagination. Il y a encore

beaucoup d'anciens sur la terre qui se moqueront de toute découverte dans le domaine des idées qu'ils prétendent officiellement cultiver et connaître à fond. Le champ de l'inconnu est infini et il n'est peuplé de chimères que pour ceux qui le méconnaissent.

Il est bien évident que les lois qui régissent la nature, par le concours des organismes de toutes sortes, procèdent chacune d'une manière différente dans leur action. Chacune des lois étant individualisée, il s'ensuit que leurs êtres procèdent à la mission commune d'une manière différente. Les trois classes de l'ordre humain sont nécessairement forcées de voir et de comprendre toutes les questions sous les trois points de vue paraissant opposés l'un à l'autre d'une manière absolue. Voilà ce qui amène les conflits, d'où naît le progrès. Chaque classe veut faire prévaloir sa manière de voir et obtenir la suprématie du contrôle.

Dans l'inspiration qui nous arrive, la pensée divine, en partant de son centre, se dirige extérieurement sous la forme de trois rayons pour animer d'une manière différente les molécules, ou les êtres de l'atmosphère infinie qui l'entoure. L'unité agit sur la pluralité qui l'entourne et lui prête sa vitalité à des degrés différents, suivant le rayon qui s'en échappe et qui frappe cette pluralité. Il est bien évident que tout effet provient d'une cause ; par conséquent il est tout simple d'admettre, jusqu'à preuve du contraire, que ce qui est nommé *bien* et *mal* provient de la Cause.

Puisque le raisonnement est le moyen dont les hommes terrestres veulent se servir pour lire dans le grand livre de la vérité, servons-nous-en de temps à autre pour confondre leur ignorance et leur présomption. Toute lumière directe produit des effets différents de celle qui est indirecte et pâle. L'ombre est aussi

productive, mais d'effets misérables ou rudimentaires, dans tous les règnes de la nature.

L'homme se prévaut de ses capacités intellectuelles qui le placent au-dessus du règne animal comme maître et directeur. Les organismes de tous les règnes ne contribuent-ils pas tous à la mission commune du développement terrestre ? Où est l'organisme de n'importe quel règne, quelque chétif et misérable qu'il paraisse, qui ne soit point doué de l'intelligence divine pour l'animer et le diriger ? Le microscope révèle le mouvement et par conséquent la vie dans tous les règnes ; les mobiles humains se retrouvent caractérisés bien distinctement dans les étages inférieurs. Qu'est-ce qui distingue donc l'homme des autres organismes ? Son génie créateur ! Son immortalité ! Sa puissance ! Mais tous les autres organismes partagent ces dons avec l'homme. Une graine quelconque a en elle tout un monde d'effets ; un grain de sable est un réceptacle aussi bien favorisé de la pensée divine que l'est l'organisme humain.

L'état matériel, l'état spirituel ou fluide et l'état éthéré, appartiennent certainement à toute espèce d'organisme et à toutes les molécules qui les composent. Le langage humain est encore si peu développé qu'il distingue souvent le mot *lieu* de celui d'*état* dans les questions abstraites. Le *lieu* dans l'infini !... logiciens et rêveurs, pouvez-vous comprendre et expliquer cela ?

La chimie éclaire le monde invisible matériel et ce flambeau décèle des existences spirituelles et éthérées, que les préjugés ou l'ignorance méconnaissent. Les règnes inférieurs ont des états supérieurs correspondant en tout point à ceux de l'homme. L'homme meurt pour atteindre un état supérieur ; l'animal, le végétal et le minéral également. La partie spirituelle et la partie éthérée de toute chose ne s'éloignent guère en

réalité de la partie rudimentaire ou sombre et se trouvent toujours liées à elle.

Bonnes gens, qui croyez à un paradis éloigné, bien éloigné ! sachez donc qu'il vous touche de toute part. Si un état nouveau signifie un déplacement radical, où se trouve donc la liaison ?

L'homme qui devient éclairé sur la terre n'a pas besoin de chercher un paradis en dehors de là, car il s'en trouve environné et pénétré de toute part. Mais quelque éclairé qu'il soit, il ne pourra éviter de subir de nouveau, les états qu'il a déjà parcourus ou subis.

Mais, dira-t-on, le progrès n'est donc qu'une condition qui commence à l'ombre pour finir et recommencer au point de départ. C'est en effet ainsi que nous l'envisageons. L'enfance se retrouve dans la vieillesse.

Pour ceux qui sucent encore à la mamelle de la morale et qui ne sont pas initiés aux hauts enseignements, cette doctrine devra paraître déplorable ; aussi se garderont-ils de l'examiner, de l'étudier. Le savoir néanmoins devient tôt ou tard le partage de tous ; la lumière succède à l'obscurité.

A chaque émanation des rayons divins vers le cerveau humain, l'homme ne se trouve-t-il pas détrompé ou habillé à neuf d'idées nouvelles ? Où est celui qui ne perd pas ce qu'il possède et qu'il chérit ardemment ? L'homme nouveau ne se rebâtit pas tout à coup, mais graduellement. Il en est de même des idées qui prennent la forme de doctrines ; l'une s'enchevêtre dans l'autre à travers les âges peu à peu et sans secousses violentes pour ceux qui savent suivre la marche des choses.

Cette doctrine n'est pas nouvelle sur la terre comme germe, même productif de certaines applications isolées ou partielles. Le progrès est une succession qui s'épuise

pour renaître sous d'autres formes. Le progrès semble infini à l'œil étonné ; mais nous lui voyons, sinon un terme, du moins un recommencement. Celui qui dit par chacun des atomes de la nature entière : JE suis, trouve éternellement en dehors de lui-même, non pas des êtres qui violentent sa pensée, sa volonté, mais une atmosphère qu'il anime par son rayonnement. Ce rayonnement est tantôt physique, tantôt moral, tantôt intellectuel, ou, il est sombre, pâle et éclatant, suivant que Dieu fait la nuit, l'aurore, ou le grand jour autour de lui.

Ne trouve-t-on pas sur la terre que l'obscurité enfante des créations rudimentaires ou grossières, que la lumière pâle en engendre d'analogues, et que la lumière vive produit des effets bien développés ?

La nature de la cause et ses degrés de manifestation se lisent, se témoignent dans les effets.

Cette doctrine subira une variété de modifications nouvelles qui changeront le caractère de ses nuances ; la forme changera, mais le fond restera. L'avenir qui se dévoile continuellement ne démontre toutes ses beautés qu'à la grande lumière. La grande lumière se fera un jour sur cette terre comme sur d'autres globes plus avancés.

L'ère païenne a eu son âge philosophique ; l'ère chrétienne ou l'ère actuelle commence à entrer dans le sien. Le ^{xviii}^e siècle a annoncé la grandeur du siècle actuel. C'est un précurseur qui a brisé la terre des idées nouvelles et qui n'a fait qu'entrevoir l'horizon nouveau qui se dévoile aujourd'hui. La révolution des âges est bien plus grande et tranchée que celle des siècles, en ce sens qu'elle représente une plus forte somme de changements dans les idées.

La Réforme qui a été le commencement du second

âge de cette ère, a remué de fond en comble les idées de l'époque précédente et leur a donné d'autres formes. Les siècles précédents, qui formèrent le premier âge de cette ère, avaient été les témoins de bien des révolutions dans le domaine des idées ; mais à l'avènement d'aucun d'eux on ne vit briller aussi nettement, aussi puissamment, un changement dans l'ordre général des idées et des choses. Voilà ce qui démontre que la révolution des âges l'emporte beaucoup en intérêt et en importance sur la révolution des siècles, qui n'en forment que la partie.

La ligne de démarcation entre l'âge actuel et celui de la Réforme se présente à nos yeux sous la forme d'événements tranchés que méconnut le ^{xviii}^e siècle, malgré toute sa hardiesse et son savoir. Les âges de chaque ère se ressemblent et ont une même nature dans l'action, comme cela est exemplifié dans tous les êtres humains de l'enfance à l'adolescence, et de l'adolescence à la vitalité.

L'âge intellectuel de cette ère, qui ne fait que commencer, à vrai dire, arbore un drapeau aussi hardiment dessiné que celui qu'arborèrent les anciens sages de l'ère païenne, et, il lui ressemble en ceci, qu'il représente une nuance nette et éclatante à la fois ; le fond et la forme des deux se ressemblent tellement qu'on se croirait transporté au même âge. L'âge actuel, qui ne fait que d'apparaître, s'empare déjà des idées particulières, ayant forme de doctrine, de l'âge païen.

L'ère physique, ou païenne, a eu son apogée dans la philosophie de son dernier âge. Cet âge rassembla en corps les idées des âges précédents et en forma un Code qui fait encore l'admiration des hommes éclairés de ce siècle. Les sages de l'antiquité étaient le produit naturel de cet âge qui allait clore la première ère. Arrivée à sa

dernière expression, cette ère se faisait mûre et grande par de nouvelles conceptions dont un grand nombre sont restées incomprises même jusqu'à ce jour. Les âges et les ères se répètent toujours, quoique dans de nouvelles conditions. L'âge philosophique des anciens a eu lieu ; l'ère actuelle peut-elle éviter d'avoir le sien ? Il vaudrait autant s'attendre à ce que l'adolescent ne devînt pas homme, que de croire qu'elle puisse être privée d'un âge intellectuel ou philosophique. Toutes les idées d'une ère sont forcées de se résumer dans un Code philosophique ou explicatif, lorsque son dernier âge est arrivé. C'est un travail qui semble peut-être impossible et inutile à ceux qui vivent dans l'ombre et qui s'y complaisent, mais la destinée ne manque jamais d'agents pour la servir et remplir ses vues.

Les anciens commencent aujourd'hui à renaître et à secouer les vieilles cendres qu'ils ont laissées derrière eux sur cette terre ; nouveaux Lazares, ils commencent déjà à donner signe de vie : bientôt ils marcheront.

Qui mieux que les anciens sages pourrait développer les idées en germe qui descendirent en gerbes de feu sur leurs têtes ? Mais peuvent-ils renaître sur cette terre et donner suite aux hautes conceptions dont ils furent les réceptacles ? Ceux qui ne savent pas voir et lire dans les idées et les événements du jour, trouveront certainement cette question oiseuse et même ridicule, mais l'assertion dans ce cas est bien appuyée et motivée par l'intelligence des faits.

Rien n'est détruit, ou annihilé, et tout se répète dans de nouvelles conditions. Quelle impossibilité, quelle invraisemblance y aurait-il donc alors, à ce que les anciens sages revinssent sur la terre pour servir au développement des idées qu'ils promulguèrent dans l'antiquité ? La renaissance des choses est un fait qui

n'arrive que par la renaissance des idées. Si les idées renaissent, qu'est-ce qui empêchera donc leurs organismes de renaître? Rappelez-vous que tout organisme qui disparaît par la mort de la terre, existe encore à l'état spirituel, et qu'il n'est pas plus impossible, plus impraticable de le rappeler à l'état concret sur la terre, que de condenser les gaz qui se trouvent dans l'atmosphère. Des conditions sont nécessaires pour amener ce dernier résultat : des conditions, limitées par la nécessité, sont aussi nécessaires pour amener le premier.

Toute idée, ou tout corps d'idée, qui n'est pas rendue à la phase philosophique, est nécessairement bornée dans sa manifestation. C'est le grand jour qui éclaire bien. La lumière de second ordre n'éclaire toujours que confusément.

La renaissance dans le domaine purement matériel au physique n'est pas un secret pour la science, ou du moins pour ceux qui en possèdent les hautes notions.

Les éclaireurs qui annoncent aujourd'hui la phase nouvelle se divisent sur divers points de doctrine. Pourrait-il en être autrement? Si le positif et le négatif dans un même corps n'échangeaient pas leurs éclairs, où serait donc le progrès? Leurs divergences ne peuvent qu'éveiller les échos lointains et leur faire répéter la leçon qu'ils apprendront ainsi malgré eux. Tant que le monde dira oui et non, il ne pourra que marcher de l'avant. Les générations futures sont toujours les héritières des grands trésors de ces deux conjoints que l'ignorance croit mal assortis.

Depuis le commencement de cette ère les idées qui se rapportent aux choses spirituelles ont subi de nouvelles et nombreuses modifications. Partout elles ont formé de nouveaux centres, amenant ainsi la décentralisation, surtout depuis l'avènement de la Réforme.

Les dogmes se sont multipliés et les hommes ont battu le fer chaud de la discussion. Chacun s'appuie sur des piliers qui manquent de chapiteaux ; mais le temps et le travail finiront par amener ce détail nécessaire, et, lorsque ce détail pour chacun de ces piliers sera fait, le tout formera un assemblage complet qui n'exigera pour devenir un bel édifice spirituel, qu'un toit construit par la philosophie pure.

Les passions religieuses servent de main-d'œuvre à ce travail gigantesque. Chaque centre se croit en mesure et en possession du *droit divin*, et cette foi collective qui, en détail, paraît si inconcevablement obscure et même absurde à certains hommes, quelque incomplète qu'elle soit encore, malgré le travail de tous les âges passés qui ont aidé à la formuler, présente déjà à l'œil clairvoyant une sublime création spirituelle.

Tous les hommes qui s'arrogent le droit divin pour proclamer la sainteté de leurs causes respectives, ne faussent pas la vérité. Que vaudrait la Toute-Puissance, si elle pouvait être réellement bravée ou vaincue, en aucun temps, en quoique ce soit, sur aucun des détails de la nature, par les petits êtres qui en font partie?..... Celui qui peut saisir et comprendre la profondeur, la largeur et la hauteur de cette simple question, ne saurait un seul instant vaciller sur la réponse. Tous les hommes ont le droit divin pour eux. L'organisme de n'importe quel règne, celui qui rampe péniblement et qui vit par la destruction, celui qui s'ébat gracieusement au soleil des jouissances, et celui qui plane au-dessus des autres comme mobile principal, tous sont animés et fatalement dirigés par la Cause invisible nommée Dieu.

L'assertion, de part et d'autre, au droit divin, est

un cri qui remplit l'univers et qui se répercute dans chacune des molécules qui le composent. La négation qui roule ses tonnerres et lance ses feux sur toutes les couches de la création sert à faire tourner la grande roue qui distribue partout le progrès.

